Les Aventures du Chevalier Jaufre et de la Belle Brunissende

PAR

MARY LAFON

20 BELLES GRAVURES

PAR G. DORÉ



PARIS. — LIBRAIRIE NOUVELLE

15, Boulevard des Italiens

LES AVENTURES

DU

CHEVALIER JAUFRE

ET DE

LA BELLE BRUNISSENDE

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE Mme Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, 46



Les trois chevaliers et tous ceux de la cour venus à leurs cris se désespéraient au pied du rocher.

LES AVENTURES

DU

CHEVALIER JAUFRE

ET DE LA

BELLE BRUNISSENDE

TRADUITES

PAR MARY LAFON

ILLUSTRÉES

DE 20 BELLES GRAVURES DESSINÉES PAR G. DORÉ.

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE DE LA MAISON DORÉE.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR

La France littéraire ne se doute pas de ses richesses. Il y a dans les catacombes de ses bibliothèques et de ses archives une foule de joyaux inconnus qui feraient briller d'un nouvel et vif éclat sa couronne poétique. Le grand siècle n'en soupçonna pas même l'existence; le dix-huitième passa sans les voir; et si, de nos jours, quelques érudits ont songé à les mettre en lumière, le bruit de leurs travaux, très-superficiels et très-incomplets d'ailleurs, n'a pas franchi le seuil de l'Institut.

Il reste donc, en ce qui touche le midi surtout, à

ouvrir le filon de cette mine d'or, mine vierge encore, car Sainte-Palaye, Rochegude, Raynouard, Fauriel n'ont fait que l'effleurer, et à réhabiliter, au point de vue poétique, le moyen âge, trop sacrifié à la renaissance, trop rigoureusement proscrit par l'Université. Nourris, en effet, dès le collége, des littératures de la Grèce et de Rome, admirables de forme mais un peu sobres d'invention, nous ne pouvons avoir une idée des œuvres où l'imagination de la France, jeune, vive et gaie, a fleuri pleine de fraîcheur comme rose au printemps. On va juger de la valeur de ces poëmes que rimèrent les troubadours dans les douzième et treizième siècles, par le roman dont nous donnons aujourd'hui la primeur au public. Tiré de la poussière où il était enseveli depuis six cents ans, le roman de Jaufre est traduit pour la première fois. En considérant le mérite du livre on peut dire, sans crainte d'être démenti, qu'il méritait cet honneur depuis longtemps.

Qu'on se figure un kiosque de Smyrne ou de Grenade, aux colonnettes de marbre blanc, sveltes et gracieuses comme celles de l'Alhambrah, aux trèfles

élégants, aux vitraux coloriés et radieux de toutes parts des clartés d'un soleil de mai, voilà le roman de Jaufre et de la belle Brunissende!... Rien de plus piquant, de plus neuf, de plus fantastique et qui reflète mieux les caprices charmants de l'imagination méridionale au moyen âge. La société féodale y revit tout entière avec ses féeries, ses fictions chevaleresques, ses mœurs et ses grands coups de lance; et tel est l'intérêt du récit, qu'on s'y abandonne avec autant de plaisir que nos aïeux, quand il était fait aux sons de la viole du jongleur dans la grande salle des châteaux ou sous les tentes.

Deux particularités, qui ne sont point indifférentes pour l'histoire, augmentent encore le prix de cette perle poétique; l'une est l'influence des idées arabes qu'on y sent de loin comme l'oasis embaumée de l'Orient, et l'autre l'inspiration qu'y puisa évidemment Cervantes. Si on y retrouve effectivement le Roc, les Souhaits et la Tente de la fée Paribanou, souvenirs des *Mille et une Nuits*, on voit que le roman de Jaufre a fourni au manchot d'Alcala l'idée première

de l'aventure des galériens (*desdichados galeotes*), du Cavalier vert (*Cavallero del verde gavan*), du braiement des Regidors (*rebusno de los dos Regidores*), de la princesse Micomicona, de la Tête enchantée. Et à ce propos, qu'il nous soit permis de faire remarquer que le roman de Jaufre offre la matière d'un rapprochement piquant avec l'œuvre de Miguel Cervantes. N'est-il pas curieux, après l'ingénieux *Don Quixote*, de lire avec plaisir les aventures d'un chevalier errant?...

Nous aurions encore bien des choses à dire sur le poëme et sur notre système de traduction, mais, ennemi des dissertations inutiles, nous les dirons en deux mots. Écrit en langue provençale du douzième siècle, le roman se compose de onze mille cent soixante vers de huit syllabes[1]. Il fut commencé par un troubadour qui en entendit raconter le sujet à la cour du roi d'Aragon, et fini par un poëte assez modeste pour taire son nom et celui de son collaborateur. Afin de

[1] La Bibliothèque impériale en possède deux manuscrits, l'un, petit in-folio en ronde minuscule italienne, à deux colonnes de quarante-cinq vers, 124 pages, coté sous le numéro 291, 2e supplément français; l'autre, petit in-quarto à miniatures, coté sous le numéro 7988, ancien fonds.

rendre la lecture de leur ouvrage plus agréable, tout en nous efforçant d'en conserver la saveur méridionale et la naïve couleur, nous avons élagué toutes les longueurs et toutes les redites qui surchargent parfois et ralentissent la marche de l'action. Puisse maintenant cette fleur du génie de nos pères avoir gardé, dans notre langue, une partie de sa fraîcheur et de son parfum d'autrefois !



PRÉFACE DE L'AUTEUR

D'un conte de chevalerie de bonne façon, de vive allure, plein d'enseignements sages et courtois, et où foisonnent belles prouesses, aventures étranges, assauts, rencontres et batailles, vous pouvez ouïr le début. S'il vous amuse, je vous dirai tout ce que j'en sais, ou tout ce qu'il vous plaira d'en entendre. Que je sache seulement ce que vous voulez, et si vous êtes disposés à m'écouter de bon cœur. Lorsque le jongleur récite, en effet, on ne doit ni acheter, ni vendre, ni tenir conseil à voix basse, car le récit est perdu pour celui qui parle, et il me semble que ceux qui écoutent ne peuvent avoir grand plaisir.

Je viens donc vous conter nouvelles de la cour du bon roi Artus, qui fut si preux, si vaillant et si sage,

que son nom ne mourra jamais, et qu'on parlera éternellement des grandes choses qu'il a faites, et des bons chevaliers, tous célèbres par leurs prouesses, qu'il réunit autour de sa table ronde. Dans cette cour, la plus loyale et la plus belle qui ait brillé sous les étoiles, chacun trouvait le conseil ou l'appui qu'il venait réclamer. Là triomphait le droit, et les torts étaient redressés.

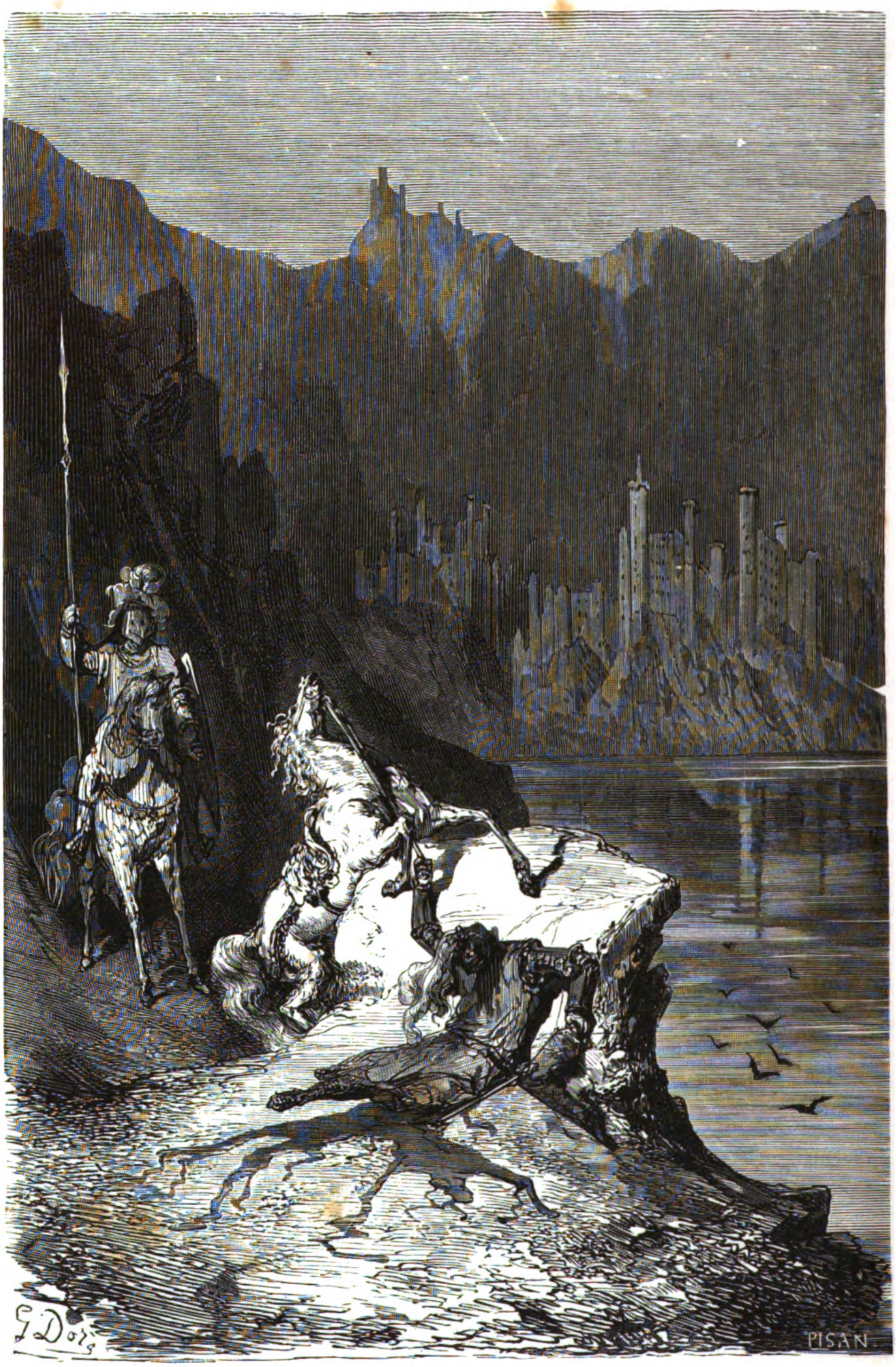
Là, dames et donzelles, veuves et orphelins qu'on guerroyait injustement ou qu'on déshéritait de force ne manquaient jamais de champions. Les opprimés de toute condition y trouvaient un refuge, et nul n'y chercha protection en vain. Faites donc doux accueil à un poëme issu de si bon lieu, et veuillez l'écouter en paix.

Le troubadour qui l'a rimé ne connut point le roi Artus, mais il a entendu conter toute l'histoire en la cour du roi d'Aragon, le meilleur roi qui soit au monde [1].

[1] Don Pedro III, tué en 1213, à la bataille de Muret.

Père de prix et fils de renom, seigneur de bonne aventure, humble de cœur et franc de nature et d'esprit, le roi d'Aragon aime Dieu et le craint; il maintient foi et loyauté, paix et justice ; aussi Dieu le protége, lui donne la victoire quand il lève sa bannière contre les mécréants, et l'élève au-dessus de tous ceux qui ont du prix et de l'audace. Où trouver jeune front portant couronne qui rayonne de plus de splendeur?

Il fait grands dons aux jongleurs et aux chevaliers, et sa cour est le rendez-vous de tous ceux qui sont tenus pour preux et pour courtois. C'est devant lui que le troubadour entendit raconter par un chevalier étranger, parent d'Artus et de Gauvain, la chanson qu'il vient de rimer, et dont la première aventure arriva pendant que le roi de la Table-Ronde tenait sa cour à Cardeuil le jour de la Pentecôte.



— Chevalier, dit Jaufre au cadavre, il m'est cruel d'ignorer qui t'a occis, et si tu avais tort ou droit; tu es mort; mais si je le peux, je saurai pourquoi et de quelle main!

p 19

CHAPITRE PREMIER

L'AVENTURE DE LA FORÊT

Le jour de la Pentecôte, fête qui avait attiré à Cardeuil une foule de chevaliers, Artus, roi de la Table-Ronde, couronna sa tête et alla ouïr messe au vieux moutier. Il était entouré de tous les chevaliers de la Table-Ronde. On voyait là monseigneur Gauvain, Lancelot du Lac, Tristan, Yvan le preux, le franc Éric, Quex le sénéchal, Perceval, Calogranant, Cligès le chevalier de prix, Cœdis le bel inconnu, Caravis au bras court, toute sa cour enfin et bien d'autres dont j'ai oublié les noms.

La messe ouïe, ils revinrent tous au palais joyeux et bruyants, et ne songeant plus qu'au plaisir. Chacun

se mit en arrivant à deviser à sa guise. Les uns parlaient d'amour, les autres de chevalerie, ceux-ci des aventures qu'ils allaient chercher. A ce moment, Quex entra dans la salle, tenant en main une branche de pommier. On se hâta de lui faire place, car il n'était personne qui ne craignît sa langue et les mots venimeux qu'elle jetait. Ce baron ne respectait rien. Des meilleurs, il disait le pire. Preux et bon chevalier, du reste, il était de sage conseil, vaillant homme de guerre et seigneur de haut parage, mais son humeur railleuse et ses méchants propos lui ôtaient beaucoup de son prix.

Allant droit au roi, il lui dit :

— Seigneur, si vous le trouviez bon, il serait temps de se mettre à table.

— Quex, répondit Artus furieux, tu es né pour m'impatienter et pour parler vilainement. Ne t'ai-je pas dit mille fois que je ne mangerais pour rien au monde, lorsque ma cour est réunie, avant d'avoir trouvé une aventure, vaincu un chevalier ou délivré une donzelle? Va t'asseoir au fond de la salle.

Quex se retira sans rien dire, et alla se mêler à la foule joyeuse où gens de toute condition, chevaliers,

jongleurs et soudadières ne cessèrent de jouer, de deviser gaiement et de rire jusqu'à l'heure de none. A none, Artus appela monseigneur Gauvain et lui dit :

— Beau neveu, faites seller nos destriers ; puisque l'aventure ne nous vient pas, nous irons la chercher en plaine, car si nous tardions encore, nos chevaliers auraient raison de dire qu'il est temps de dîner.

— Votre commandement, répondit Gauvain, va être exécuté, seigneur.

A l'instant même il ordonna aux écuyers de seller les chevaux et d'apporter les armures. En un clin d'œil, les chevaux furent garnis et les hommes armés. Le roi ceignit l'épée, et, se mettant à la tête de ses barons, se dirigea vers Bréciliande, une vaste et sombre forêt. Après avoir quelque temps chevauché dans ses sentiers noirs et profonds, le roi arrêta le destrier et prêta l'oreille au milieu du plus grand silence. Une voix se fit alors entendre dans le lointain, criant au secours par intervalles et invoquant tour à tour Dieu et sainte Marie!

— Je veux aller là-bas, s'écria Artus, mais seul avec ma bonne épée.

— S'il vous plaît, seigneur, dit Gauvain, je chevaucherai avec vous.

— Neveu, reprit le roi, n'en parlons plus, je ne prends point de compagnon.

— Puisqu'il en est ainsi, dit Gauvain, faites à votre volonté.

Artus demande son écu et sa lance, puis il éperonne vivement vers l'endroit d'où s'élevait la voix. A mesure qu'il avançait, les cris devenaient plus perçants. Le roi se hâte d'accourir et arrive devant une rivière sur laquelle était un moulin. A la porte de ce moulin, il voit une femme éperdue, qui pleurait, criait, battait des mains et s'arrachait les cheveux de désespoir. Le bon roi, ému de pitié, lui demanda ce qu'elle avait.

— Seigneur, répondit-elle en pleurant, secourez-moi, au nom de Dieu! Une bête féroce, descendue de la montagne, est là qui mange tout mon blé.

Artus s'approche doucement et découvre la bête sauvage, qui était effrayante à voir.

Beaucoup plus grosse qu'un taureau, elle avait le poil long et roux, un cou blanc, une énorme tête ombragée d'un buisson de cornes. Ses yeux étaient gros

et ronds, ses dents monstrueuses, son museau informe, ses jambes massives et ses pieds larges et carrés. Un élan n'est pas plus grand. Artus la regarda un moment assez émerveillé ; puis, faisant le signe de la croix, il descendit de cheval, mit la main à l'épée, se couvrit de son écu et entra dans le moulin. Mais la bête, loin de s'effrayer, ne leva pas même la tête et continua tranquillement à dévorer le blé de la trémie. La voyant ainsi immobile, le roi pensa qu'elle n'était pas brave et la frappa, pour l'exciter, du plat de l'épée sur la croupe, mais elle ne bougea point. Il vint se placer devant elle et fit semblant de la férir : elle ne parut pas l'apercevoir. Artus posa donc son écu, remit l'épée à sa ceinture, et comme il était grand et vigoureux, il la saisit par les cornes et la secoua de toutes ses forces, mais sans pouvoir lui faire lâcher prise. Irrité, il voulut lever le poing pour lui en asséner un coup sur le front, mais il ne put retirer ses mains, elles étaient clouées aux cornes.

Aussitôt que la bête sentit que son ennemi était pris, elle releva la tête et sortit du moulin, emportant, pendu à ses cornes, le roi fou, éperdu, écumant de colère. Elle regagnait la forêt au petit pas, lorsque

monseigneur Gauvain, qui se trouvait, de fortune, en avant de ses compagnons, la vit qui emportait son oncle et faillit en perdre le sens.

— Chevaliers, cria-t-il à pleine voix, allons secourir notre seigneur, et que celui qui restera derrière soit chassé de la Table-Ronde! Nous mériterions tous d'être honnis s'il était perdu faute d'aide.

En disant ces paroles, il fond sur la bête sans attendre ses compagnons et baisse la lance pour la férir.

Mais le roi craignit qu'il ne lui en arrivât mal et lui dit :

— Beau neveu, merci, arrête pour l'amour de moi. Si tu la touches je suis mort, et si tu l'épargnes sauvé. J'aurais pu la tuer et ne l'ai point fait ; quelque chose me dit qu'elle m'en saura gré. Laisse-la donc tenir sa voie et défends à mes hommes d'approcher.

— Vous voulez, seigneur, répondit Gauvain en pleurant, que je vous laisse périr sans secours?

— Le meilleur secours, reprit le roi, c'est de faire ce que je dis.

Gauvain en conçut telle rage, qu'il jeta sa lance et son écu, mit sa cape en lambeaux et s'arracha des poignées de cheveux.



— Chevalier, dit Jaufre, tu me fiers rudement. p27

Sur ces entrefaites, Yvan et Tristan arrivaient à grand éperon et la lance baissée, mais Gauvain leur cria en levant les mains :

— Ne la frappez pas, seigneurs, pour l'amour du roi, car il est mort si vous la touchez !

— Que ferons-nous donc?... dirent les autres.

— Suivons-la, répliqua Gauvain ; si le roi est occis, elle mourra.

La bête cheminait toujours, sans se presser et sans avoir l'air de les voir, vers une roche ronde, haute et escarpée. Elle la gravit rapide comme une hirondelle, et Gauvain et ses compagnons, qui suivaient de loin dolents et marris, la virent se diriger, quand elle fut au sommet de la roche, vers le point le plus profond de la vallée. Là, avançant la tête, elle tint le roi suspendu au-dessus de l'abîme. Jugez de l'angoisse de Gauvain et de ses compagnons, dont chacun se battait de rage! En entendant leurs cris, ceux qui étaient restés en arrière accourent à broche d'éperon, et arrivés au pied du rocher, ils lèvent la tête et voient le roi pendu aux cornes de la bête : les voilà qui exhalent aussitôt les plus douloureuses lamentations qu'on ait jamais ouïes. Je ne peux vous peindre leur déses-

poir. Vous eussiez vu là chevaliers et donzels s'arrachant les cheveux, déchirant leurs vêtements et maudissant les aventures qui leur ont été si fatales et si cruelles dans la forêt. Quex s'écrie pour les achever :

— Hélas! bonne chevalerie, que je te plains d'être aujourd'hui la cause de la mort du roi et d'avoir perdu ta vaillance lorsque l'aventure est venue!

En disant ces paroles il se laisse choir sur le sable. Cependant le roi était toujours suspendu par les mains aux cornes de la bête, qui ne remuait pas. Il avait grand'peur de tomber dans l'abîme, et priait tout bas sainte Marie et Dieu, son glorieux fils, de le tirer de ce péril. Alors Gauvain, Tristan, et je ne sais combien de chevaliers, s'avisèrent d'entasser les habits de toute la troupe au pied du roc pour amortir la chute d'Artus. Gauvain ne l'eut pas plutôt proposé, que chacun se déshabille en toute hâte.

On apporte en courant capes et manteaux, on quitte à l'envi chausses, braies et chemises. En un instant tous les chevaliers furent nus, et il y eut un tel monceau de vêtements au pied de la roche, que le roi en tombant n'aurait pu se faire grand mal. Lorsque la bête vit cela, elle fit semblant de se retirer et remua



Le fils de Dovon, au contraire, lui planta la sienne dans le haubert et l'envoya rouler à terre avec un palme de fer au flanc.

un peu la tête. Ceux d'en bas, effrayés, poussèrent aussitôt un grand cri d'angoisse et se mirent à prier Dieu à deux genoux de protéger le roi et de le leur rendre sain et sauf. La bête, à ce moment, sauta au milieu d'eux, et, délivrant Artus, elle devint un jeune et beau chevalier, richement vêtu d'écarlate de la tête aux talons. Ce chevalier plia le genou et dit au roi en souriant :

— Sire, commandez à vos hommes de reprendre leurs habits ; ils peuvent dîner maintenant, car, bien qu'elle ait été tardive, l'aventure est trouvée.

Artus demeurait tout ébahi et à moitié hors de sens de cette aventure étrange. Il reconnut bien le chevalier, qui était l'un des meilleurs de sa cour, et des plus prisés parmi les preux, les courtois et les sages.

Adroit à tous les exercices, gai, avenant, aimé de tous, et des premiers à la bataille, quoique doux et modeste, ce baron savait les sept arts et celui des enchantements. Il avait fait depuis longtemps un accord avec le roi, d'après lequel, s'il se transformait lorsque la cour serait assemblée, il devait recevoir trois dons : une coupe d'or, un destrier de prix et un baiser de la plus gente demoiselle.

Gauvain accourut sur ces entrefaites, croyant trouver son oncle tout brisé de sa chute, et vous jugez s'il fut émerveillé de le voir allègre et riant avec son enchanteur !

— Ma foi ! beau compagnon, dit-il, vous savez enchanter les gens et forcer les barons à quitter leurs habits.

— Vous pouvez les reprendre, seigneur, répondit l'enchanteur sur le même ton, car le roi n'en a plus besoin.

Ils les reprirent en effet, et sans choisir ; puis la cour revint à Cardeuil, le roi et monseigneur Gauvain marchant devant. Tous rentrèrent en joie au palais et à grand bruit. Les donzels donnèrent à laver et l'on se mit à table. Grande fut la cour et riche et bonne ; et il y eut là maint puissant personnage, maints rois, maints ducs et comtes. Monseigneur Gauvain le vaillant et Yvan le bien enseigné, tenant chacun la reine par un bras, la menèrent à table, où elle s'assit au-dessous du roi. Gauvain se plaça de l'autre côté et Yvan auprès de la reine ; puis chacun se prit à gaber et à rire de l'adresse de l'enchanteur, et quand la reine Guillamier, les chevaliers et les barons qui dans la

forêt n'étaient point allés, apprirent ce qui était advenu, ils en eurent grande surprise. Puis ils se mirent à gaber et à rire comme les autres. Quex, sur ces entrefaites, posa les plats d'or devant le roi et devant la belle reine Guillamier ; ensuite il s'assit pour manger, car il avait grand appétit, et les donzels servirent les autres chevaliers. Il ne manquait rien au festin : cerfs, chevreuils, sangliers, grues, outardes, chapons, cygnes, oies sauvages, paons, grasses gélines, perdreaux, pain blanc et vin pur, tout était là en abondance. Servis par les plus avenants donzels du monde, tous firent honneur au banquet.

On ne pensait donc qu'à manger et à boire, lorsqu'on vit entrer, chevauchant sur un coureur à robe tachetée, un donzel grand, beau et de gentes manières. Jamais homme né de mère ne fut, je crois, mieux conformé. Il avait une brassée d'épaules, des traits nobles et réguliers, des yeux clairs, amoureux et riants, des cheveux luisants comme l'or, des bras gros et carrés et des dents d'ivoire. Sa taille fine à la ceinture, mais bien développée, annonçait la force. Il avait jambe haute et droite et pieds cambrés. Sa gonelle violette et bien taillée flottait sur des chausses de même couleur. Une

guirlande de fleurs nouvelles couvrait son front bruni par le soleil et relevait l'éclat de ses joues vermeilles.

En entrant dans la salle, il mit pied à terre et vint s'agenouiller leste et joyeux devant le roi, puis il dit ainsi sa raison :

— Que celui qui fit le tonnerre et tout ce qu'on voit en ce monde, et qui n'a point de suzerain, sauve le roi et tous les siens !

— Ami, répondit Artus, je te souhaite bonne aventure ; si tu viens requérir un don, je l'accorderai volontiers.

— Sire, je suis un écuyer venu de loin à votre cour, parce que je savais y rencontrer le meilleur roi qui soit au monde, et je vous conjure, par sainte Marie, de me faire chevalier, s'il vous plaît.

— Ami, dit le roi, lève-toi et prends place à table, il sera fait selon ton désir.

— Sire, je ne me relèverai point, si vous le permettez, que vous ne m'ayez octroyé le don que je requiers.

— Je te l'accorde, dit le roi.

L'écuyer se leva à ces mots et alla prendre place à table. Mais il était assis à peine que voici venir, tout

armé et sur un cheval courant, un vassal qui, traversant la salle, va frapper de sa lance un chevalier à la poitrine et l'étend mort aux pieds de la reine. Puis il s'en retourne en criant :

— J'ai fait cela pour te honnir, méchant roi ; si tu en as deuil et que quelqu'un de tes fiers chevaliers veuille me suivre, je m'appelle Taulat de Rugimon, et reviendrai tous les ans, le même jour, te faire la même avanie.

Le bon Artus baissait la tête, irrité et marri ; mais le donzel se dresse sur ses pieds, et se présentant gravement devant le roi.

— Sire, dit-il, donnez-moi une armure, et je suivrai ce chevalier qui déshonore votre cour.

— Ami ! s'écria Quex aussitôt, vous aurez encore plus de courage quand vous serez ivre. Rasseyez-vous, s'il vous plaît, et buvez un autre coup, le fardeau en sera moins lourd, et vous pourrez abattre un chevalier avec ces armes, beaucoup mieux qu'avec l'épée tranchante !

Le donzel ne sonna mot, par respect pour le roi, car le sénéchal, sans ce motif, aurait payé cher ses paroles ; mais Artus ne put retenir sa colère et le gourmanda aigrement :

— Quex, vous ne vous tairez donc jamais et ne cesserez de mal dire que je ne vous aie chassé de ma cour ! Comment avez-vous osé parler si vilainement à un étranger venu en mon palais pour don requérir?... Le venin dont vous êtes gonflé, l'envie, les méchants propos et les médisances ne peuvent donc vous rentrer au ventre?

— Sire, reprit le donzel, pour Dieu ! laissez-le dire ; car je me soucie peu des traits de sa langue fourchue et m'en vengerai noblement ; vilaine parole n'entache pas l'honneur. Faites-moi plutôt donner une armure pour suivre celui qui s'en va, je sens que je ne mangerai à mon aise que lorsque je l'aurai trouvé.

Le roi répondit avec courtoisie :

— Ami, je te donnerai volontiers destrier, bonnes armes et l'éperon de chevalier, car tu requiers les dons comme donzel bien enseigné. Mais tu es trop jeune pour combattre celui qui sort. Je n'en ai pas quatre autour de ma table ronde qui puissent affronter ses coups et l'atteindre sur champ. Laisse ce soin à d'autres ; il me serait trop déplaisant de perdre tout de suite un donzel si fort et si gent.

— Sire, puisque vous me trouvez grand et fort,

c'est à tort ou pour me railler que vous voulez m'empêcher de combattre ; mais vous n'y réussirez point, à moins de me nier le don que vous m'avez promis. Or, roi qui oublie sa promesse perd son lustre et sa courtoisie.

Le roi répondit :

— Ami, je cède à ton ardent désir : tu vas être armé chevalier.

Il dit alors à deux écuyers d'aller chercher son armure, une lance, un écu beau et bien trempé, le heaume, l'épée tranchante, les éperons et un cheval de prix tout garni; puis, lorsque les écuyers eurent apporté les armes et amené le cheval, il fit vêtir le donzel du haubert, lui attacha l'éperon droit, lui ceignit l'épée au côté gauche, et après l'avoir baisé sur la bouche, lui demanda son nom.

— Sire, en la terre où je suis né, j'ai nom Jaufre, fils de Dovon.

Le roi, l'oyant parler ainsi, se prit à soupirer et à dire, la larme à l'œil :

— Quel chevalier et quel baron de prix c'était que ce Dovon ! Il fut de ma table et de ma cour. Preux chevalier et bien instruit, il ne trouva jamais son

maître aux armes. Nul n'était tenu pour plus brave et plus redoutable en bataille. Que Dieu, s'il lui plaît, le reçoive à merci, car il mourut pour moi. Un archer lui traversa le cœur d'un carreau d'acier à un château de mon domaine qu'il défendait en Normandie.

Cependant, un écuyer amène à Jaufre un destrier bai. Le jeune chevalier, mettant la main sur l'arçon, y sauta tout armé sans toucher aux étriers; puis il demanda son écu et sa lance, recommanda le roi à Dieu, et ayant pris congé des autres barons, il sortit de la salle au galop.



Paris. — Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.



— Bel ami, ceux qui traverseront ce val trouveront maintenant la route sûre et n'auront pas grand'peur de vous.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

CHAPITRE II

ESTOUT DE VERFEIL

Le cheval, qui était leste et beau, allait plus vite que la flèche. Aussi, quand il fut sorti du château, Jaufre eut l'espoir de rejoindre le chevalier, et il se mit à crier de toutes ses forces à deux hommes qu'il aperçut :

— Barons, dites-moi si vous savez ce que peut être devenu le vassal qui de cè castel est sorti tout à l'heure? Dites-le-moi si vous le trouvez bel et bon.

L'un de ces hommes répondit :

—Voulez-vous parler de celui qui avait des armes si belles?...

— De celui-là même, dit Jaufre.

— Il est devant, par Dieu! vous êtes parti trop tard pour l'atteindre.

— Par le Christ! murmura Jaufre tout dolent, il ne pourra fuir si loin ni si profondément se cacher que je ne le rejoigne. Je le chercherai par tout le monde tant qu'il y a de pays et de mer, et le découvrirai, fût-il sous terre!

Cela dit, il reprit sa course et entra en éperonnant dans un chemin large et pavé où les fers d'un cheval étaient fraîchement empreints sur la poussière. Il me paraît, pensa Jaufre, qu'un chevalier est passé ici naguère; je suivrai donc ce chemin tant que je verrai les traces; et mettant son cheval à l'amble, il chevaucha toute la journée sans trouver ville ni château. La nuit venue, il continuait sa course, lorsqu'un grand cri, suivi d'un bruit d'armes et du cliquetis de l'acier sur les heaumes, s'éleva tout à coup dans les ténèbres.

Jaufre courut de ce côté à vif éperon en criant:

— Qui êtes-vous, barons qui, à cette heure, combattez? Parlez-moi, puisque je ne peux vous voir.

Personne ne répondit; et quand il arriva en homme aventureux et brave au lieu où il avait ouï le choc, la bataille était finie et le bruit avait cessé. Pendant qu'il

écoutait, ne voyant rien et émerveillé de ce silence, il entendit des plaintes et des soupirs dans l'ombre, et trouva, en se baissant, un chevalier si grièvement blessé, que le sol était tout baigné de son sang.

— Chevalier, lui dit-il, réponds-moi et m'apprends pour quelle cause et par qui tu fus si cruellement navré.

Le blessé ne put remuer les lèvres ni faire un mouvement; ses bras se roidirent, il exhala deux sanglots et rendit l'âme.

— Chevalier, dit Jaufre au cadavre, il m'est cruel d'ignorer qui t'a occis, et si tu avais tort ou droit; tu es mort; mais si je le peux, je saurai pourquoi et de quelle main!

Il partit ensuite et reprit sa course au trot et à l'amble, s'arrêtant par intervalles pour écouter et regarder de toutes parts. D'abord il ne vit et n'entendit rien, mais après avoir assez longtemps chevauché, un bruit de combat frappa de nouveau son oreille. L'acier, le fer et le bois se choquaient avec un fracas tel, qu'on eût dit que le tonnerre grondait dans l'air et qu'il éclatait une tempête. De ce côté, sur-le-champ, Jaufre tourna la tête de son destrier, et, l'écu au col, la lance sur l'arçon, il éperonne avec ardeur, car il lui

semble, dans son impatience, qu'on ne pourra jamais lui dire qui a tué le chevalier et quels sont ceux qu'il entend combattre au milieu du chemin. Il vient donc au bruit en courant et voit, étendu sur le sable, un chevalier tout armé qui avait son heaume et la tête fendue d'un seul coup jusqu'aux dents et le haubert rouge de sang. Jaufre lève sa visière et le touche du bout de sa lance; mais ne remuant qu'un cadavre :

— Dieu! s'écria-t-il douloureusement, ne pourrai-je donc jamais savoir qui a ces deux barons occis?

Et dévorant son impatience, il reprend sa course au galop, et quand il a longtemps couru, voici qu'il rencontre un autre chevalier blessé si grièvement d'un coup de lance qui l'avait percé d'outre en outre, qu'on voyait pendre ses boyaux. Tout ému de ses cris et de ses gémissements, Jaufre s'approcha et lui demanda qui l'avait si cruellement frappé et tué les deux autres, et de quel côté était le tort?

— Hélas! répondit le blessé en soupirant, je vais vous dire toute la vérité. C'est Estout, le seigneur de Verfeil, qui nous a mis en cet état pour assouvir son orgueil. Ce chevalier est si batailleur et si farouche, que sans raison et sans merci il court assaillir tout le monde

— Dites-moi maintenant, reprit Jaufre, s'il eut tort en cette occasion.

— Je vous le dirai, seigneur, avec l'aide de Dieu, sans mentir d'un seul mot. Nous allions nous coucher, lorsque Estout vint nous défier ici près à un mien château : s'il eût été jour, nous nous serions bien gardés de sortir, le sachant si brave, qu'il est difficile de lui tenir tête, et si barbare, qu'il ne fait jamais grâce de la vie ; mais ne le reconnaissant pas, nous passâmes imprudemment le pont-levis. Lui, après nous avoir entraînés très-loin pour nous trahir, s'arrêta tout à coup, et revenant la lance baissée sur celui qui le serrait de plus près, il l'étendit mort sur le sable.

Alors nous reconnûmes Estout et tournâmes bride ; mais il nous poursuivit en nous menaçant, et ayant atteint mon compagnon, il le tua. Puis il courut sur moi d'une telle rage, que, me voyant mort, j'allai le frapper de ma lance sur l'écu ; mais il me fit vider les arçons et me donna trois coups d'épée qui, par ma foi, m'ont tranché le bras et les muscles. Voilà, seigneur, comment tout s'est passé.

— Savez-vous, dit Jaufre pensif, le chemin qu'il a pris et où je pourrais le trouver ?

— Je l'ignore, seigneur, par Christ ! Mais il peut bien se faire que vous le trouviez plus tôt que vous ne voudrez. Hâtez-vous donc de fuir sa rencontre, car vous n'y gagneriez que du fer, et si vous m'en croyez, beau seigneur, tournez bride.

— Tourner bride ! répondit Jaufre, non, par ma foi ! Je vais le poursuivre, au contraire, et si je le rencontre, nous ne nous quitterons pas, il peut en être bien certain, sans avoir combattu et sans savoir qui a le cœur le plus dur, le bras le plus fort et l'épée la meilleure.

Il prenait congé, à ces mots, du cavalier blessé ; mais celui-ci le supplia de passer jusqu'à son château et de lui faire envoyer du secours.

— Je n'y manquerai pas, dit Jaufre.

Et tenant sa voie vers le manoir du mourant, au bout de quelque temps il aperçut des tours où deux servants armés se tenaient devant le pont-levis.

— Amis, leur dit-il, Dieu vous sauve !

— Et de mal vous garde, seigneur, répondirent l'un et l'autre.

— J'ai triste message pour vous, continua Jaufre, et mauvaises nouvelles. Votre seigneur gît ici près

très-malement navré, et ses deux compagnons sont morts. C'est Estout de Verfeil qui les a déconfits. Allez auprès de votre seigneur qui vous réclame.

Il les recommande ensuite à Dieu et part en toute hâte. Jaufre alla le grand trot et puis l'amble jusqu'à une vallée profonde et obscure. Là, il vit briller un grand feu autour duquel était rangée nombreuse compagnie. Pensant qu'il y pourrait avoir nouvelle à son gré du méchant Estout et de Taulat, car il comptait bien désormais les combattre tous deux, il vint droit au feu, mais il n'y trouva que des figures inconnues. C'étaient des seigneurs vêtus richement qui faisaient rôtir un sanglier pour leur souper. Un nain difforme, et des plus petits qu'on puisse voir, tournait la broche.

— Barons, leur demanda Jaufre civilement, ne pourrais-je apprendre de vous où est un chevalier que j'ai suivi toute la nuit?

— Ami, lui répondit l'un d'eux, nous vous le dirons peut-être quand nous saurons son nom.

— Je cherche, reprit Jaufre, Estout de Verfeil et Taulat de Rugimon.

— Ami, dit courtoisement le chevalier, allez-vous-en bien vite, car si Estout vous surprenait ici tout armé,

je ne donnerais pas un denier de votre vie. Il est si vaillant et si fort, qu'il ne s'est point encore rencontré d'adversaire capable de lui tenir tête. Tous ceux que vous voyez ici ont fait leurs preuves et savent porter de bons coups; il nous a vaincus cependant, et nous sommes forcés de le suivre à pied partout où il lui plaît d'aller en cherchant aventure. Nous lui préparons à manger; aussi je vous conseille de partir vite.

— Point ne ferai, répondit Jaufre : je ne suis pas venu pour fuir. Avant que je tourne visage, mon écu sera fracassé, démaillé mon haubert, et mon bras haché de façon à ne pouvoir lever le glaive.

Pendant qu'ils devisaient ainsi, voilà Estout qui arrive en éperonnant et qui s'écrie à la vue de Jaufre :

— Qui es-tu, vassal, qui oses te mêler à mes hommes?...

— Qui êtes-vous vous-même, répondit Jaufre, pour parler si vilainement?

— Tu vas le savoir tout à l'heure.

— Êtes-vous Estout?...

— Oui, vraiment.

— Depuis assez longtemps je vous cherche. J'ai couru toute cette nuit sans m'arrêter ni fermer l'œil.



Halte là! baron, cria-t-il; j'ai un mot à te dire! p. 44



— Et à quel dessein me cherches-tu ?

— Parce que je veux savoir pourquoi tu as mis à mort ces trois chevaliers, ce qui me semble péché et tort.

— Et c'est pour cela que tu es venu? Mieux valait rester où tu étais, car à la malheure je te rencontre, et tu vas perdre à l'instant la tête ou me suivre partout à pied comme ceux-là qui vont trottant derrière mon cheval. Rends-moi donc ton écu, le haubert, l'épée et le cheval qui t'a ici porté.

— Je m'en garderai bien, dit Jaufre, car le bon roi le destrier me donna lorsqu'il m'arma chevalier. Quant à l'écu, tu ne l'auras pas entier, ni le haubert, sans déchirure. Tu comptais avoir trouvé un enfant qui de menaces s'épouvante; l'écu, le haubert et le cheval, tu ne les tiens pas encore; mais s'ils te plaisent tant, essaye de les conquérir. De tes menaces je me ris : La menace, dit le proverbe, cache souvent la peur.

Estout va prendre du champ à ces paroles, et Jaufre se prépare à soutenir le choc; puis ils courent l'un sur l'autre de toute la vitesse de leurs chevaux, et Estout vient frapper Jaufre sur la boucle de l'écu avec tant de force, qu'à travers le métal fendu et fracassé passe

tout le fer de la lance, dont la pointe brisa les mailles du haubert et lui effleura la peau du côté gauche. Jaufre, le choquant en même temps par un coup d'une merveilleuse justesse, lui fit perdre à la fois les deux étriers et l'envoya rouler à terre à moitié étourdi.

Il se relève promptement, et, pâle de fureur, revient l'épée haute sur Jaufre. Celui-ci, qui voulait ménager son cheval, saute aussitôt sur le gazon et se couvre de son écu. Il était temps. Estout, dans sa furie, brandit son épée et la laisse retomber à deux mains avec une telle vigueur, que l'écu fut fendu jusqu'au bras.

— Par saint Pierre ! murmurait Jaufre, tu en veux bien à cet écu ; mais si je peux, je te le vendrai cher !

Il riposte à ces mots, et décharge sur le heaume d'Estout un si grand coup d'épée, que le feu en jaillit. Mais le heaume, de bonne trempe, ne fut pas entamé. De plus en plus furieux, Estout redouble, et d'un revers lui tranche le rebord de l'écu, un demi-palme du haubert et un éperon que l'épée emporta en tombant à terre.

Émerveillé de la vigueur de ce redoutable adversaire, Jaufre revient le frapper sur le heaume luisant,

et frappe si fort, que son épée se brise sur le bronze sans même y laisser une entaille.

— Dieu! pensait Jaufre, qu'est-ce ceci?... Maudite soit la main qui trempa ce heaume où j'ai mis mon épée en pièces!

Pour Estout, poussant un cri aigu lorsqu'il vit la moitié de l'épée de Jaufre à terre, il accourut et férit à son tour le fils de Dovon sur le heaume, dont le nasal fut abattu du premier coup. S'il n'eût même élevé à temps les tronçons de son écu, qu'Estout acheva de briser, la bataille était finie.

— Chevalier, dit Jaufre, tu me fiers rudement, et moi je suis enchanté, à coup sûr, car j'ai beau frapper de bon cœur, je ne peux entamer ce heaume.

Il assène à ces mots un coup désespéré avec le tronçon du glaive, qui, tombant sur le heaume d'Estout comme le marteau sur l'enclume, lui ôte la vue et l'ouïe. Aveuglé, chancelant, Estout, en croyant frapper Jaufre qu'il eût fendu jusqu'aux talons s'il avait pu l'atteindre, brandit si furieusement son épée, qu'elle alla se planter à moitié dans la terre. Avant qu'il pût la dégager, le jeune assaillant, jetant son écu et le tronçon de fer qui lui restait, saisit Estout à bras

le corps et l'étreignit d'une telle énergie, qu'on entendit craquer ses côtes. L'abattre, délacer son heaume et arracher l'épée du sol pour lui couper la tête, fut l'affaire du même instant.

Estout, sans mouvement, s'écrie alors d'une voix faible :

— Merci, chevalier ! Ne me tue point et prends de moi telle rançon que tu voudras ; je conviens que tu m'as vaincu !

— Tu auras merci, répondit Jaufre, si tu fais ce que je vais dire.

— Je le ferai volontiers, seigneur ; vous ne pouvez demander chose que je ne fasse de tout mon pouvoir.

— Premièrement, dit Jaufre, tu iras te mettre en la prison du roi Artus avec tous ces chevaliers, auxquels tu rendras ce que tu leur as pris, et tu conteras au bon roi comment je t'ai conquis en bataille.

— Je le ferai volontiers, par Christ ! répondit humblement Estout.

— Ensuite, reprit Jaufre, tu me rendras tes armes, car toutes les miennes tu m'as fracassées et rompues.

— J'y consens, seigneur. Donnez-moi votre main, la convention est conclue, et je peux bien le dire sans

mensonge, chevalier ne posséda jamais armes meilleures. On a beau frapper sur le heaume, il est impossible de l'entamer, aucune lance ne faussera l'écu ni le haubert, et pour l'épée, elle est si dure, qu'elle taille facilement le fer, le métal et l'acier.

Jaufre se couvrit donc de ces bonnes armes. Or, tandis qu'il laçait le heaume luisant et l'écu fourbi, et qu'il ceignait l'épée, les prisonniers d'Estout vinrent lui faire hommage. Ils étaient quarante, tous de grand prix et de haut lignage, qui lui dirent en riant de joie :

— Beau seigneur, que répondrons-nous quand le roi Artus demandera le nom de celui qui nous a délivrés ?...

— Vous lui répondrez qu'il s'appelle Jaufre, fils de Dovon.

Cela dit, il leur commanda de lui amener son cheval, et comme il brûlait de rejoindre Taulat de Rugimon, quoique Estout et les chevaliers le priassent fort de rester, il ne voulut s'arrêter ni pour manger ni pour dormir, et après avoir reçu des mains d'un donzel son écu et sa lance, il prit congé et s'en alla.

Le jour revint clair et brillant, un soleil resplendis-

sant se leva sur les champs baignés de rosée, et ravis de la douceur du printemps et de la matinée, les oiseaux se mirent à chanter sous la verdure et à s'égayer en leur latin [1]. Jaufre va droit son chemin cependant, poursuivant le chevalier Taulat, car il n'aura ni fin, ni cesse, ni repos, ni plaisir qu'il ne l'ait rencontré.

[1] E l' jorn e clars e bel gentz
E l' solelz leva resplandents
Lo matin que span la rosada,
E l's auzels per la matinada
E per lo temps qu'es en dousor,
Chantan desobre la verdor
E s'alegron en or latin...



CHAPITRE III

LE NAIN ET LA LANCE

Après son départ, Estout rendit aux chevaliers leurs armes comme il l'avait promis, et partit le soir pour la cour du roi Artus, où il fallait qu'il arrivât avant la fin du tournoi, des jeux et des fêtes. Il y avait huit jours qu'on les tenait au palais, lorsqu'il y vint avec ses compagnons. Le roi siégeait après dîner au milieu de ses barons, écoutant les récits des jongleurs et les entretiens des chevaliers qui devisaient de prouesses et d'aventures. A ce moment, voici venir Estout avec les quarante chevaliers armés et à cheval. Ils descendirent tous à la porte du palais : on les conduisit au

roi, devant lequel ils s'agenouillèrent, et Estout parla en ces termes :

— Sire, que le Roi qui a fait et formé tout ce qui existe, qui est le Seigneur de tous les souverains, qui n'a ni pair ni compagnon et qui de sainte Marie est né, nous sauve en votre compagnie !

— Ami, répondit le roi, soyez sauvé et vos compagnons pareillement ! Qui êtes-vous, et que venez vous querir ?

— Seigneur, je vais vous dire toute la vérité : de la part de Jaufre, le fils de Dovon, nous venons tous nous mettre dans votre prison et nous soumettre à votre loi. Jaufre a délivré tous ces chevaliers que j'avais pris un à un, et qui devaient me suivre à pied, car ils n'avaient obtenu merci qu'à cette condition, et il m'a conquis par les armes.

— Et quand tu le vis, bel ami, dit Artus, par la foi que tu dois au roi Jésus, était-il en bonne santé ?

— Oui, sire, par la foi que je vous dois à vous, il y aura, je crois, huit jours demain matin que je l'ai laissé sain, vigoureux et bien dispos. Il ne voulut pas même s'arrêter pour manger, en disant qu'il ne romprait pain sur table, n'aurait ni joie ni plaisir, ni ne



Et le vent en passant efface jusqu'au dernier débris de l'œuvre magique.

reposerait à son gré qu'il n'eût rejoint Taulat. Il le poursuit vivement, et je vous promets que s'il peut le tenir et se mesurer avec lui, il le forcera de crier merci, car je ne crois pas qu'il y ait au monde un chevalier plus preux, plus brave, ni plus fort aux armes, et j'ai cruellement éprouvé son adresse et sa force.

— O Dieu, en qui je crois, s'écria Artus en joignant les mains, permets-moi de le revoir sain et sauf comme je te le demande, car il est déjà bon chevalier et m'a fait de nobles présents.

Laissons maintenant Estout conter gentiment son aventure, et revenons à notre chevalier. Je vous ai dit comment Jaufre allait cherchant son ennemi par monts et par vaux, sans voir ni ouïr homme vivant qui pût lui en donner nouvelle. Il chevaucha ainsi ne rencontrant homme ni femme jusqu'à midi passé. Le chaud s'était levé déjà si fort, qu'il le pouvait souffrir à peine; mais ni soleil, ni faim, ni soif, rien ne le décourage. Décidé à ne s'arrêter qu'après avoir trouvé Taulat, il avance toujours, quoiqu'il n'aperçoive personne.

En cheminant de grande ardeur, il se trouva au bout de quelque temps devant une petite colline

qu'ombrageait un des plus beaux arbres qu'on puisse voir au monde. A l'une des branches de cet arbre pendait une lance de frêne, blanche et armée d'un fer brillant. Croyant qu'il y avait là un chevalier, Jaufre tourne de ce côté la tête de son destrier et y court au galop. Quand il fut au pied de la colline, il sauta lestement à terre et s'approcha de l'arbre, mais à son grand étonnement, il ne vit que la lance suspendue aux branches. En se demandant avec curiosité d'où pouvait venir cette arme si belle, dont la pointe resplendissait comme le clair argent, il la détacha, et posant la sienne contre l'arbre, il se mit à la manier et à la brandir, et la trouva forte et bonne : « Ma foi, dit-il, je vais la prendre et laisser la mienne à la place. »

Comme il faisait cet échange, un nain, petit et de laide façon, sortit d'un buisson subitement. Court, gros et enflé, il avait une énorme tête, des cheveux plats qui lui couvraient les épaules, de longs sourcils cachant ses yeux, un nez grand et informe, des narines dans lesquelles vous auriez bien mis vos deux poings, et des lèvres épaisses et bleuâtres, de grosses dents crochues ; une moustache hérissée entourait sa

bouche, sa barbe touchait sa ceinture; il avait à peine un pied de haut du braguier au talon; sa tête était enfoncée dans ses épaules, ses bras semblaient si courts qu'il eût été impossible de les lui attacher derrière le dos. Quant à ses mains, elles étaient larges et taillées comme deux pattes de crapaud.

— Chevalier, s'écria ce monstre, malheur à qui touche la lance ! Tu vas recevoir ton salaire et être pendu à nos fourches. Ainsi, donne-moi ton écu.

Jaufre regarda le nain, et répondit tout en colère :

— Vous en avez menti, méchant défiguré !

A ce mot, le nain jeta un si grand cri que tout le val en retentit, et aussitôt apparut un chevalier couvert de son armure et monté sur un cheval bardé de fer, qui vint la menace à la bouche et vociférant :

— Malheur à qui a touché la lance !

Arrivé sur la colline, il aperçut Jaufre et lui dit :

— Par ma foi ! chevalier, pour faire ce que tu as fait, il faut que tu tiennes peu à la vie.

— Pourquoi donc, seigneur? reprit Jaufre.

— Je vais te le dire à l'instant. Personne ne touche cette lance sans être forcé de combattre avec moi. Or, si je peux faire vider les arçons au chevalier assez

hardi pour la toucher malgré ma défense, et le conquérir par les armes, il n'est rançon qui puisse le sauver ; je le pends par son cou ; et à ces fourches que tu peux voir d'ici, j'en ai déjà pendu trente-trois.

— Dis-moi sur ta foi maintenant, répondit Jaufre, si celui qui demande merci peut l'obtenir de toi.

— Oui, pourvu qu'il veuille subir une loi que j'ai établie, à savoir : qu'il ne chevauchera de sa vie, qu'il ne coupera jamais ses cheveux ni ses ongles, qu'il ne mangera pain de froment, ne boira point de vin et ne portera d'autre habit que celui qu'il aura tissé. En acceptant ces conditions avant la bataille, il se pourrait qu'il eût merci ; mais rien ne sauvera celui qui aura combattu.

— Et s'il ne sait pas faire des habits?... continua Jaufre.

— Je te ferai enseigner à tisser, à tailler et à coudre, reprit le chevalier. Dis-moi donc si tu y consens ou si ta dernière heure est venue.

— Je ne ferai pas cela, dit Jaufre, le travail serait trop pénible.

— Tu le feras très-bien, car tu es grand et fort, avant qu'il soit cinq ans.

— Non, par ma foi ! j'aime mieux te combattre, puisque je ne peux m'en tirer autrement.

— Je te défie donc, lui cria le chevalier, et souviens-toi qu'il s'agit d'un combat à mort !

— Soit, dit Jaufre, je me défendrai.

Ils allèrent prendre du champ à ces mots, en pensant chacun de son côté qu'il y aurait bientôt une victime, et le chevalier revint choquer violemment Jaufre La lance vola en éclats ; mais Jaufre ne fut pas même ébranlé. Lui plantant la sienne dans l'écu, il le brisa ainsi que le haubert, et la lui fit ressortir, bois et fer, de plus d'un palme dans l'épaule.

Il tomba ; Jaufre courut à lui l'épée nue ; mais en le voyant ainsi accoutré :

— Chevalier, dit-il, je ne crois pas que tu pendes désormais beaucoup de monde.

— Seigneur, répondit le blessé, il est trop vrai malheureusement. Vous y avez trop bien pourvu pour qu'il n'y ait point sûreté ici à l'avenir.

— Je ne me fie point à cela, répliqua Jaufre, et tu seras pendu sans faute.

— Au nom de Dieu, seigneur, accordez-moi merci !

— Comment oses-tu la réclamer, toi qui ne la fis à

personne! Tu auras, dit Jaufre, la pitié qu'ont trouvée en toi ceux que tu as pendus.

— Si j'eus tête folle, seigneur, mauvais cœur et mœurs de vilain, gardez-vous de me ressembler. Je quiers merci et dois la recevoir. Voulez-vous qu'on reproche un jour à un homme de si haute vertu d'avoir pendu un chevalier courtois et preux tel que je le fus autrefois?

— Tu mens par la gorge, dit Jaufre, jamais tu ne fus preux chevalier, mais bien plutôt un vilain et un truand. Qui fait vilaine action perd chevalerie et parage. Tu as beau dire, rien ne te sera pardonné.

Lui délaçant en même temps le heaume, il tordit une liane, la lui passa autour du cou et le traînant aux fourches, il l'y suspendit bel et bien, après avoir décroché l'un après l'autre tous ceux qu'il y trouva liés.

— Bel ami, lui dit-il ensuite, le passage est sûr maintenant; les voyageurs n'auront plus peur de vous.

Le laissant là pendu sur cet adieu, il revint vers le nain comme s'il voulait le mettre à mort. Et quand le nain le vit revenir, mettant vite les bras en croix :

— Beau seigneur, s'écria-t-il, à Dieu et à vous je

me rends, ayez pitié de moi! Je n'ai fait nulle forfaiture, puisque le chevalier m'aurait tué si j'avais désobéi. Malgré moi depuis quatorze ans je garde ici la lance, que je fourbissais deux fois par jour. Mal m'en eût pris de négliger ce soin et de ne pas avertir mon maître, par un signal, quand un chevalier l'avait touchée. Voilà mon seul crime, seigneur.

— Tu peux avoir merci, dit Jaufre, en faisant ce que je t'ordonnerai.

— Parlez, seigneur, et que Dieu me confonde si j'en oublie un mot!

— Tu vas te lever et te rendre auprès du roi Artus. Tu lui diras que le fils de Dovon te mande et lui donne cette lance qu'il a conquise et qui est la plus belle que j'aie vue. Raconte-lui en même temps la félonie de ton seigneur qui avait pendu tant de bons chevaliers, et quel prix il en a reçu.

— Seigneur, lui dit le nain, je vous promets de faire cela.

Et Jaufre répondit :

— Pars donc !

Ceci se passait un lundi soir, au coucher du soleil. La nuit vint bientôt belle et sereine, et la pleine lune

brilla plus claire que le jour. Jaufre poursuivit son chemin, car rien ne pouvait l'arrêter, et le nain ne tarda pas à tenir parole. A l'aube, il partit pour Cardeuil, où il arriva le quinzième jour. Le roi congédiait sa cour, qui durait depuis deux semaines, et tous, chevaliers et barons, allaient partir joyeux, car il les avait comblés de présents, lorsqu'ils virent paraître le nain portant la belle lance, et la curiosité les retint. Le nain entra dans le palais, où chacun se mit à le regarder, car on n'avait jamais vu homme semblable ; mais lui, passant sans rien dire devant les curieux, alla droit au trône du roi, et lui dit :

— Que Dieu et sainte Marie, sire, vous donnent bonne aventure ! Bien que j'aie laide figure, écoutez-moi, s'il vous plaît, car je vous apporte un message.

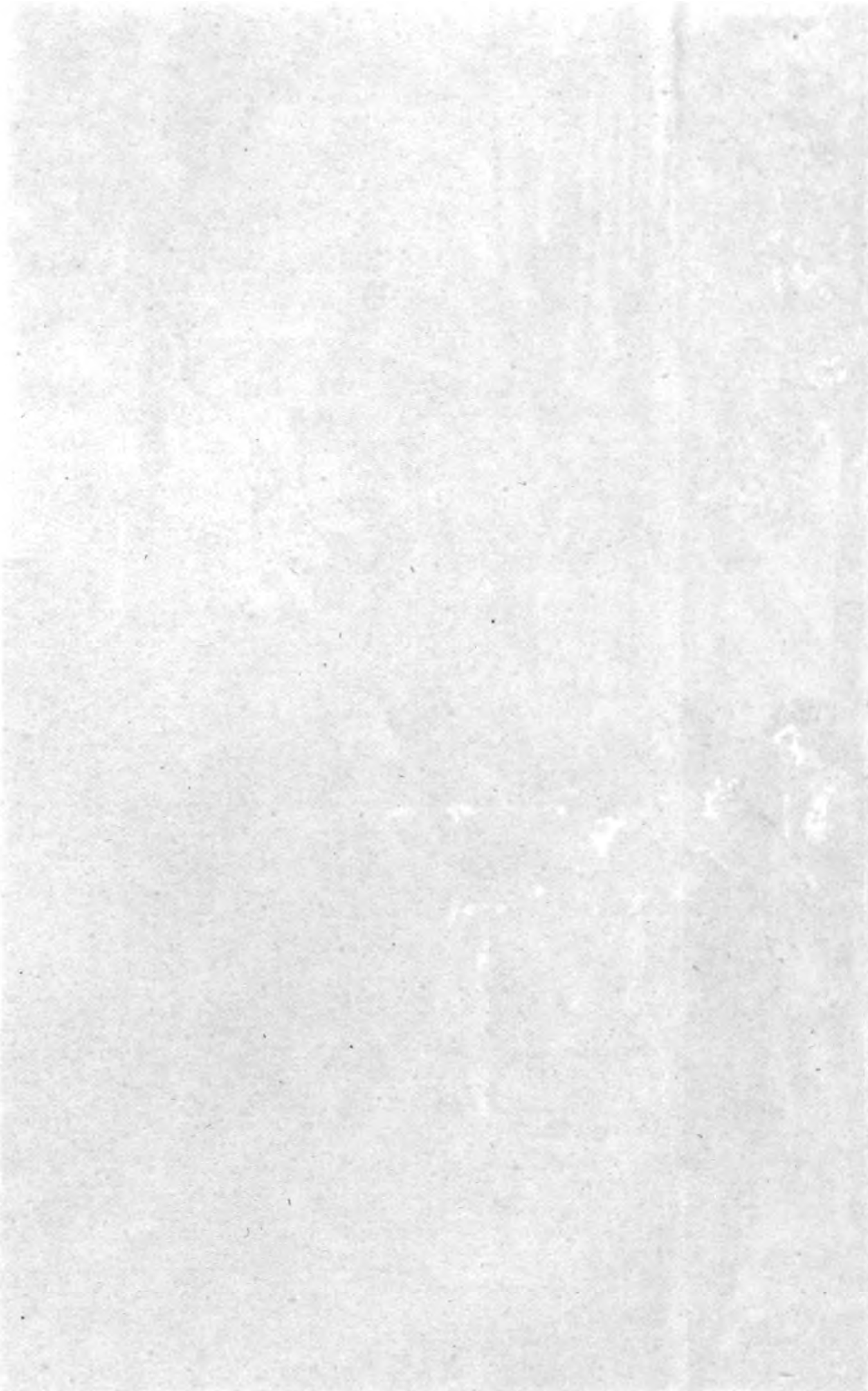
— Nain, répondit le roi, que Dieu vous sauve aussi, car vous me semblez preux. Vous pouvez parler sans crainte et remplir votre message.

Le nain poussa un profond soupir, puis il commença en ces termes :

— Sire, de la part du fils de Dovon, je vous apporte cette lance qui a causé de grands malheurs et un grand deuil. Fier de sa valeur et de sa force, un



Beaux cavaliers, bourgeois, jongleurs et ménestrels y affluaient de tous pays. p 72



chevalier l'avait pendue à un arbre sur une colline, où je l'ai gardée, et fourbie deux fois par jour pendant quatorze ans. Si un chevalier la touchait, j'avertissais mon maître par un cri : il accourait alors tout armé, et le malheureux chevalier était barbarement vaincu, pris et pendu par la gorge. Il en avait ainsi exécuté trente-trois au moment où le chevalier, dont je suis homme et messager, le conquit lui et la lance, et le pendit pour le punir de ses méfaits. Voilà la lance qu'il vous envoie, et me voici votre vassal et votre lige.

— C'est bien, dit le roi; mais à présent, nain, donne-moi, sur ta foi, des nouvelles de Jaufre : sans mensonge, quand le vis-tu?...

— Lundi soir, seigneur, par Christ! Je le quittai quand le combat fut fini et qu'il eût pendu le chevalier.

— Était-il en bonne santé?

— Oui, sire, avec l'aide de Dieu, et dispos et allègre.

— Beau Seigneur divin et glorieux! s'écria le roi les mains jointes, faites par votre grâce que je le voie sain et sauf, car je n'aurai plaisir et joie que lorsque je l'aurai revu!

CHAPITRE IV

LE SERVANT

Revenons à présent à Jaufre, qui chemine toujours, et ne veut s'arrêter ni pour manger ni pour dormir avant d'avoir rejoint Taulat, car il entend sans cesse le mot méchant de Quex : *Vous en vaudrez mieux quand vous serez ivre*, et il espère le faire mentir en combattant Rugimon à jeun. Il chevaucha donc jusqu'à minuit, et arriva dans une gorge étroite et sombre que fermaient de chaque côté deux montagnes d'une hauteur extraordinaire. Il n'y avait point d'autre passage. Jaufre broche de l'éperon, et, à l'entrée du défilé, voit apparaître un servant leste, bien bâti, haut tondu, et qui tenait en main trois dards affilés et tran-

chants comme des rasoirs. Un grand couteau pendait à sa ceinture, qui serrait une gonelle bien faite et de bonne façon.

— Arrête, chevalier, cria-t-il, et écoute ce que j'ai à te dire.

Jaufre s'arrêta et répondit :

— Que vous plaît-il, bel ami ?...

— Tu vas me laisser ton cheval et tes armes, car on ne passe ici qu'à cette condition.

— Quoi ! dit Jaufre, un homme armé et à cheval ne pourrait passer dans ce défilé ?...

— Il le pourrait sans doute, mais j'ai établi ce péage.

— Au diable un péage pareil ! Je ne céderai mon cheval et mes armes que lorsque je ne pourrai plus les défendre.

— Si tu ne les donnes de bonne grâce, reprit le servant, je te les enlèverai de force.

— Et pourquoi ? Ai-je forfait en quelque chose à ton égard ?...

— Oui, puisque tu veux passer sans me payer ma rente, à moins que je ne t'aie abattu.

— Et comment feras-tu pour m'abattre ?...

— Tu le verras avant qu'il soit longtemps : garde-toi bien de moi toujours !...

— Je le ferai, dit Jaufre.

Le servant se prépare au combat et brandit un dard comme s'il allait le lancer, mais Jaufre, qui avait peur pour son cheval, n'attendit pas le coup et partit au galop. Pendant qu'il courait dans ce val, le servant décocha son dard et frappa l'écu de telle force qu'il en fit jaillir feu et flamme, mais sans l'entamer toutefois. Le fer du dard se replia et le bois en fut tout brisé.

Jaufre tourna bride aussitôt et revint en courant sur le servant, qu'il comptait bien porter par terre, mais lui échappant à l'improviste par un saut de côté, son ennemi lance un second dard qui fiert si rudement son heaume qu'il parut tout en feu. Jaufre en demeura abasourdi, mais le bon casque résista.

En voyant son dard rompu, le servant faillit devenir fou ; il frémissait de rage de ne pouvoir blesser Jaufre ni entamer son armure. Jaufre, de son côté, fut un moment à revenir de son étourdissement; puis, quand il eut repris ses sens, il se mit à faire voltiger son cheval, ne songeant qu'à le garantir de l'effet du troi-

sième dard, car il n'avait peur que pour le destrier. Ce n'était pas l'intention du servant, toutefois, qui, aimant mieux le prendre vivant, revint comme un éclair et lui décocha le troisième dard après l'avoir brandi avec fureur en criant :

— Par Christ ! vassal, cette fois vous laisserez le cheval, le haubert et le heaume luisant, et l'écu, et toute votre armure.

Jaufre se jeta de côté en entendant ces paroles, et vit venir le dard bruyant et sifflant qui ne put le blesser, car il s'était courbé pour l'éviter, mais il démailla son haubert, lui en trancha un palme, et vola si loin qu'on le perdit de vue.

— C'est maintenant, s'écria Jaufre quand le servant eut tiré ses trois dards, que le fer de ma lance va me venger de toi.

Il courut sur lui aussitôt, la lance baissée, croyant le percer d'outre en outre, mais le servant, léger comme chevreuil ou cerf, se prit à faire de tels bonds, qu'il ne put le toucher, et lorsque Jaufre fut passé, il lui lança une énorme pierre qui eût donné le coup mortel au chevalier, s'il ne l'eût reçue à temps sur son écu. La pierre se brisa, tant elle avait été lancée avec force,

mais le bon écu en fut tout faussé, ce qui acheva d'exaspérer Jaufre, déjà furieux de poursuivre en vain ce vil ennemi.

— Dieu, se disait-il, roi glorieux, que ferai-je de ce démon? Je ne prise pas le monde un denier, si je ne le mets à merci !

Puis, balançant sa longue lance :

— Maintenant, cria-t-il au servant, c'en est fait de toi ou de moi !

Celui-ci tira promptement le couteau qu'il portait à la ceinture et répondit :

— Avant de me quitter, vous me payerez ma rente !

— Volontiers, dit Jaufre : je promets de te la donner avant que tu me quittes, telle que tu me l'as servie.

Il fond sur lui en même temps, mais l'autre se dérobe encore, et avant que Jaufre ait tourné bride, voilà qu'il saute lestement sur la croupe de son cheval, et le prenant à bras le corps :

— Ne bougez pas, chevalier, s'écria-t-il, ou vous êtes mort.

Lorsque Jaufre se sentit pris, il fut marri et ne sut que devenir. Le servant l'étreignait si fort, qu'il ne pouvait faire un mouvement, et il lui disait en le ser-

rant avec force, qu'il le menait dans une prison où il souffrirait tous les tourments et toutes les douleurs qu'homme puisse endurer. Il le tint ainsi embrassé jusqu'au point du jour, et quand les étoiles s'éteignirent, Jaufre se dit :

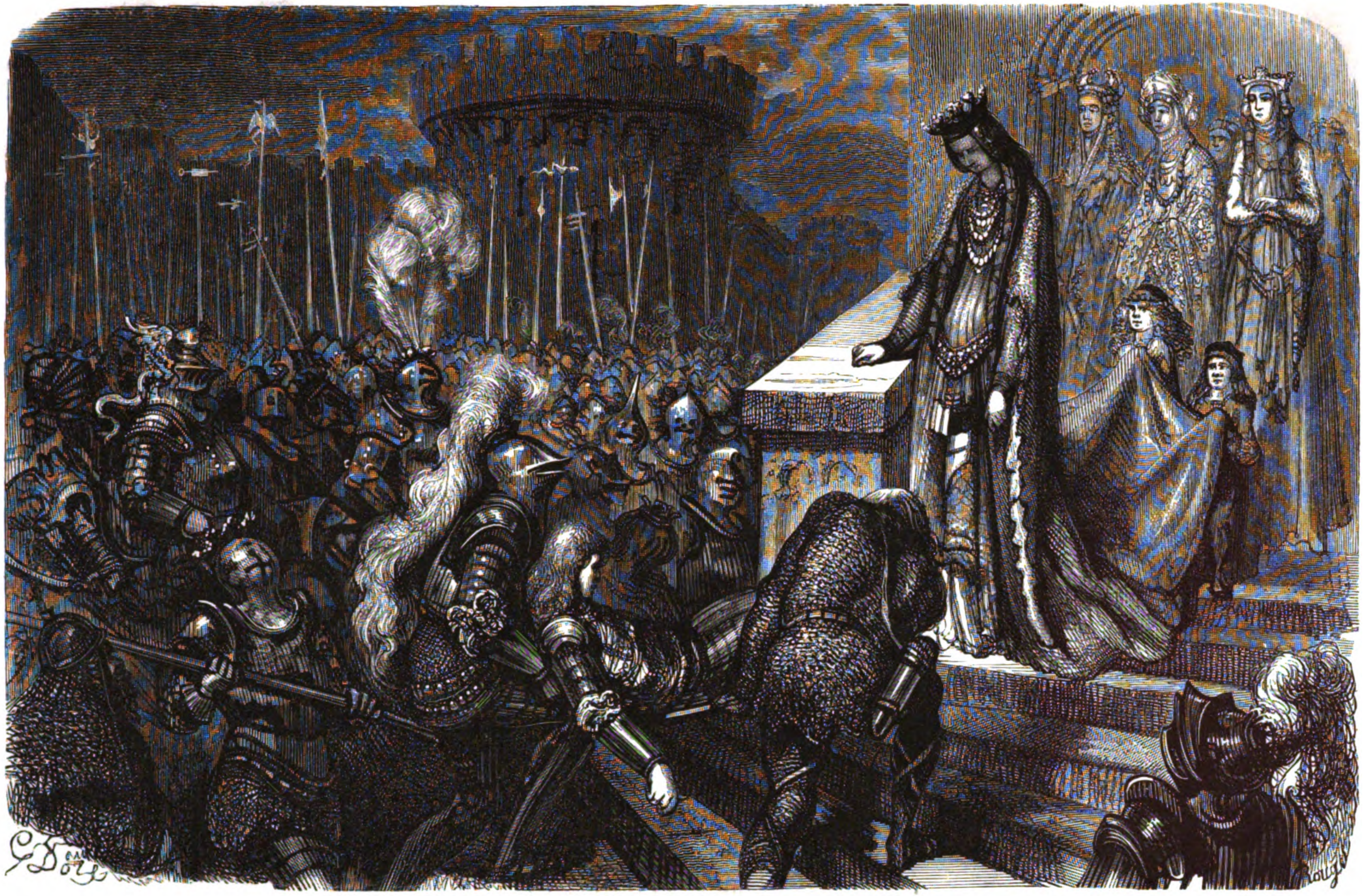
— Mieux vaut mourir pour ce Dieu qui a fait la terre, que de me laisser emmener prisonnier. Voyons si je pourrai me secourir.

Après cette réflexion, il jeta sa lance et saisit le servant par le bras droit, celui qui le gênait le plus, et le lui tordit avec tant de vigueur qu'il le força de lâcher le couteau. Puis, quand le bras droit pendit inerte et à moitié rompu, il lui prit le bras gauche avec les deux mains, et le tira si rudement et de telle vertu, qu'il le lui arracha du corps et l'envoya lui-même rebondir sur le sol, où il tomba le cou à demi fracassé. Jaufre mit alors pied à terre et s'approcha du misérable qui gisait là sans mouvement et criait pitié à grand'peine.

— Par le Dieu que j'adore, répondit Jaufre, jamais je n'aurai pitié d'un brigand.

Il lui coupa les pieds à ces mots, et lui dit :

— Je vous prie à présent de ne plus courir, ni



Mais on le rapporta bientôt sur son écu, pâmé et tout sanglant. / 78

sauter, ni attaquer les chevaliers. Apprenez un autre métier, car vous avez tenu celui-ci assez longtemps.

Il reprit ensuite la lance et l'écu, et remontant à cheval, se prépara tranquillement à continuer sa route.

C'était le mardi de bonne heure que Jaufre se remit en chemin, mais avant de laisser dans le défilé le servant sans pieds et bras rompus :

— Je ne t'ai pas demandé, lui dit-il, si tu retiens des chevaliers en ta prison?...

— Seigneur, répondit le servant, j'en ai vingt-cinq dans mes chaînes de l'autre côté de la montagne où est ma maison.

— Je les verrai donc, dit Jaufre, et les délivrerai, car il ne me plaît pas que vous les gardiez.

Il se rendit sans retard à cette maison, qui était ouverte, et demanda d'abord à un petit nain qu'il vit devant la porte.

— Où sont les chevaliers prisonniers?

— Je te trouve bien osé et bien téméraire de venir ici, lui répondit le nain. Ce n'est pas même témérité et audace, c'est non-sens et folie. Aussi j'ai pitié de toi, et je te conseille de t'enfuir avant que mon

seigneur n'arrive, si tu ne veux être occis à déshonneur ou avoir pire que la mort.

Jaufre répondit en riant :

— Ami, montre-moi vite où sont les chevaliers, que je les tire de prison.

— Je crois que vous y serez vous-même avant de les avoir délivrés, et je vous tiens pour sot et fou de ne pas avoir pris la fuite, car si monseigneur vous rencontre, vous vous repentirez d'être venu.

— Ton seigneur ne viendra jamais. Je lui ai coupé les deux pieds et l'ai laissé à l'agonie. Les chevaliers vont être délivrés, et tu seras, toi, en ma prison, dont tu sortiras à peu de frais pourvu que tu veuilles aller où je t'enverrai.

— Par ma foi, sire, dit le nain, puisqu'il est ainsi de mon seigneur, je ferai votre commandement, et vous tirerez de grande peine ces pauvres chevaliers qui souffrent et gémissent, et moi qui ne restais ici que par force et par peur. Nous devons donc tous rendre grâce à Dieu et à vous, et obéir joyeusement quoi que vous puissiez ordonner.

— Mène-moi premièrement, dit Jaufre, à la prison.

Le nain y consentit, joyeux, et marchant devant

lui, le conduisit dans une salle où étaient malement enchaînés les vingt-cinq chevaliers que le servant avait conquis un à un. Jaufre les salua en entrant, mais personne ne lui répondit : ils se mirent à pleurer, au contraire, et à dire entre leurs dents :

— Maudit soit le jour où naquit le servant qui a conquis un si bon chevalier!

Mais Jaufre, s'approchant gaiement :

— Pourquoi pleurer, mes chevaliers? leur dit-il.

— Va, insensé, reprit l'un d'eux, car il faut avoir le sens perdu pour demander pourquoi nous pleurons en nous voyant dans cette cruelle prison. Il n'y a personne ici qui ne s'afflige et ne se peine de te voir prisonnier du servant. Que maudit soit le jour de ta naissance! Tu es bel et gent, et vas souffrir les tourments que nous endurons.

— Dieu a un grand pouvoir, dit Jaufre, et il est facile de vous délivrer. Je viens de vous venger avec mon épée du servant, et lui ai coupé les deux pieds. Si vous me voyez donc en ce lieu, c'est pour briser vos chaînes

Et quand les chevaliers eurent ouï ces paroles, ils s'écrièrent tous ensemble :

— Bienheureux le jour de ta naissance! car tu

nous as sauvés tous, et tirés de peine et de martyre !

Jaufre alors commanda au nain de délivrer les prisonniers, et le nain, prenant un gros marteau, descella et brisa leurs chaînes. Ils se levèrent donc, et vinrent s'incliner devant Jaufre pour se mettre à sa merci, en disant :

— Seigneur, nous sommes tes serfs, et de nous tu peux faire en bien ou en mal ce qu'il te plaira maintenant.

— Barons, répondit Jaufre, ce n'est point par moi que vous aurez mal désormais. Je n'ai à exiger de vous qu'une seule chose, c'est que vous vous rendiez à la cour du roi Artus, et que vous lui contiez comment je vous ai délivrés.

— Seigneur, nous irons volontiers, s'écrièrent-ils tous ensemble : mais au service que vous nous avez rendu, ajoutez-en un autre en nous apprenant votre nom.

— Barons, reprit Jaufre, dites-lui que vos fers ont été brisés par le fils de Dovon, et mettez-vous en chemin tout de suite, car vous n'auriez jamais mon amitié si vous n'alliez trouver le roi pour lui tout conter mot à mot.

Le nain était allé chercher pendant ce temps les armures et les chevaux que le servant avait enlevés à

ses captifs. Chacun reprit le haubert, remonta sur son bon coursier, et partit avec Jaufre, qui les mit sur la voie romaine et fit une grande lieue en leur compagnie. En passant, il leur montra la place où gisait le servant, qui ne se releva plus; ils s'arrêtèrent pour le maudire d'un seul cri, et continuèrent leur chemin. Arrivés un peu plus loin, Jaufre descendit, serra les sangles de son cheval, et leur dit, dans son impatience de rejoindre Taulat :

— Adieu, barons [1], je n'ai ici que trop tardé, et ne puis perdre plus de temps.

— Seigneur, répondirent les chevaliers en lui donnant son écu et sa lance, recevez encore nos remercîments : en tout lieu nous proclamerons le service que vous nous avez rendu et la défaite du servant.

Quand ils l'eurent perdu de vue, ils se rendirent à Cardeuil, et trouvèrent le roi Artus en son verger fleuri, entouré de vingt-cinq de ses chevaliers des meilleurs. Là, s'agenouillant à ses pieds, ils laissèrent parler l'un d'entre eux, qui s'exprima ainsi sagement et sans crainte :

[1] E ditz, barons, *à Dieu siatz!* Avec Dieu soyez! Voilà l'origine de l'*adissias* moderne.

— Seigneur, plaise au vrai Dieu, qui sait ce que fait toute créature, bonne aventure vous donner et garder de peine et de mal le plus grand roi qui soit au monde !

— Ami, répondit le bon roi, que Dieu et sainte Marie tiennent en liesse toi et tes compagnons ! Parle sans peur, et dis-moi ce que tu me veux.

— Seigneur, nous venons nous mettre en votre pouvoir de la part de Jaufre, fils de Dovon, qui nous a délivrés de captivité griève et dure.

— Baron, donnez-moi vite de ses nouvelles. L'avez-vous quitté depuis longtemps?

— Nous l'avons quitté mardi matin sain, sauf, et plein de force et d'ardeur, et poursuivant un chevalier dont il veut, sire, vous venger en bataille.

— Seigneur Dieu, père glorieux, dit le roi en joignant les mains, laissez-moi revoir Jaufre sans échec ni blessure, car si je ne le revois avant six mois, je ne prise pas un denier tout ce que je possède.

Pendant que le nain, prenant la parole à son tour, raconte toute l'aventure, hâtons-nous de rejoindre Jaufre, qui va toujours courant.

CHAPITRE V

LE CHATEAU DU LÉPREUX

Le chevalier avait marché pendant la plus grande partie du jour sous les feux d'un soleil ardent, et laissait souffler son cheval épuisé de faim et de chaud, lorsqu'il vit un jeune et bel écuyer qui accourait de son côté à toutes jambes. Sa blouse était déchirée jusqu'à la ceinture, et il allait se désespérant, arrachant à poignée ses blonds cheveux et se meurtrissant le visage.

Du plus loin qu'il aperçut Jaufre :

— Fuis, cria-t-il, preux chevalier, fuis aussi vite que tu pourras, si tu ne veux pas perdre la vie !

— Et pourquoi cela, bel ami? répondit le fils de Dovon.

— Fuis pour l'amour de Dieu, te dis-je, et ne tarde pas plus longtemps!

— Es-tu hors de sens, reprit Jaufre, pour me donner un tel conseil quand je ne vois nul ennemi?

— Ah! s'écria l'écuyer, il vient, il est là, et d'un an je ne serai remis de la peur qu'il m'a faite en ôtant la vie à mon seigneur, un chevalier de grand prix, qui conduisait à son château la noble fille d'un comte normand. Cet ennemi nous l'a ravie et m'a si fort épouvanté, que tout mon corps en tremble encore!

— Et c'est parce que tu as peur, dit Jaufre, rouge de colère, que tu me conseilles de fuir? Je te tiens, par le Fils de Dieu! pour fol et *muzador!*

Comme il allait parlant ainsi, survint un lépreux qui fuyait emportant un enfant dans ses bras. La mère éplorée et les cheveux épars le suivait en poussant des cris. Quand elle vit le chevalier elle se jeta à ses pieds, et d'une voix déchirante :

— Merci! Seigneur! merci, dit-elle. Par le bras tout-puissant de Dieu, secourez-moi et me rendez l'enfant que ce lépreux m'emporte!



Le bois était épais et sombre ; or, au premier carrefour, il vit devant lui, accoudée sous un pin, une vieille dont l'étrange figure le frappa de surprise.

— Femme, répondit Jaufre, pourquoi te l'a-t-il pris?...

— Parce que tel fut son bon plaisir, seigneur!

— Il n'avait pas d'autre motif?...

— Non, par votre glorieux père!

— Puisqu'il en est ainsi, dit Jaufre, il a tort, et je te rendrai l'enfant vif ou mort, si je peux!

Il éperonne aussitôt son cheval devant la femme qui le suit en courant, et se met à crier de toutes ses forces :

— Halte! traître et méchant lépreux, halte! et rapporte cet enfant!

Le lépreux se retourna et lui fit la figue, ce qui irrita si fort Jaufre qu'il jura, par son chef, que cet affront serait puni de mort. Mais l'horrible lépreux en rit, car il touchait au seuil de sa demeure. Il s'y réfugia en effet, serré de près par Jaufre, qui mit promptement pied à terre et s'élança sur ses pas dans le château l'épée en main et l'écu au bras, laissant sa lance et son cheval à la mère éplorée.

En parcourant ce château, qui était riche et vaste, il entra dans une salle où un lépreux épouvantable à voir venait de jeter sur son lit une jeune fille dont la

beauté au siècle n'eut point de pareille. Sa joue était plus fraîche que rose éclose le matin, et sa gonelle déchirée laissait entrevoir son sein plus blanc que l'aubépine. Elle avait les yeux noyés de larmes, et ses cris, son désespoir, ses sanglots avaient ému l'âme de Jaufre, quand le lépreux, se levant et prenant sa lourde massue, le glaça de surprise et d'horreur.

Il était plus grand que sa lance et avait deux brassées d'épaules : bras et mains énormes, doigts noueux et crochus, joues couvertes de loupes et d'écailles, prunelle trouble, œil sans cils et ourlé de vermillon, lèvres bleuâtres et dents jaunes, tel est le portrait de ce monstre. Plus rouge qu'un charbon ardent, il vient vers Jaufre et lui demande s'il s'est rendu prisonnier...

— Non, certes, répond celui-ci.

— Parle ! qui donc à la male heure t'a envoyé dans ce château ?...

— Personne !

— Que vas-tu cherchant ?...

— Un enfant qu'un méchant lépreux prit à sa mère, et qu'il va rendre !

— Je suis là pour l'en empêcher, vilain fou, que

ton mauvais sort jette sous ma massue ; mieux eût valu ne pas te lever ce matin, car tu vas te coucher cette fois pour toujours !

Il lève sa massue à ces mots et en décharge un si grand coup sur l'écu de Jaufre que le chevalier fut renversé. Il s'apprêtait à redoubler : mais Jaufre se relève et fuit. Et, certes, il eut raison de fuir devant le coup qu'il prévoyait, car cette lourde masse de fer en tombant fit trembler la salle. Jaufre, dans ce même moment, court droit au lépreux et lui tranche d'une main sûre un palme de sa gonelle blanche et du flanc qu'elle recouvrait. En voyant ruisseler son sang, le géant pousse un cri terrible et court sur Jaufre, tenant sa massue à deux mains.

Le jeune chevalier n'eut que le temps de se jeter derrière une colonne : or le géant la battit d'une telle force de sa massue de fer que le marbre céda au choc, et tout le palais s'ébranla. La jeune fille, pendant ce temps, implorait Dieu, très-humblement agenouillée sur la dalle sanglante.

— Seigneur, disait-elle, qui naquîtes vraiment de Marie, la vierge sainte, qui fîtes de la compagnie pour Adam à votre façon et qui fûtes cloué sur la croix,

défendez-moi contre ce monstre et souffrez que ce chevalier me tire de ses mains.

Cette oraison n'était pas finie que Jaufre, courant au géant avant qu'il ne se fût redressé, lui avait coupé le bras droit d'un revers de son épée tranchante. En voyant son bras à terre, le monstre poussa un mugissement dont le palais et l'air frémirent. Jaufre eut beau fuir, il fut touché, et du nez, des yeux, de la bouche le sang jaillit soudain à flots. En rebondissant sur le marbre, la lourde massue se brisa. A cette vue, Jaufre, qui avait été renversé par la force du coup, se hâta de se relever et d'aller férir le lépreux : atteint à la jointure du genou, le géant chancela cette fois et s'abattit comme un grand arbre.

Comme il touchait la terre, Jaufre accourait le fer levé en murmurant :

— Je pense, par la foi que je vous dois, que la paix sera bientôt faite entre nous !

En achevant ces paroles, il prit son épée à deux mains et lui fendit la tête jusqu'aux dents. Dans les convulsions de l'agonie, le géant l'atteignit toutefois, en se débattant, et le lança contre le mur avec tant de roideur que Jaufre en perdit la vue et l'ouïe. Sa

main tremblante laisse échapper l'épée ; deux ruisseaux de sang vermeil coulent de ses narines et de sa bouche, il ne bouge pas plus qu'un terme [1].

Un moment la jeune fille le crut mort. Éperdue, elle s'empressa de délacer le ventail et de lui ôter le heaume fourbi. La fraîcheur de l'air ayant arraché un soupir au chevalier, elle courut chercher de l'eau et lui en baigna le visage. Ranimé à demi, il se leva alors, et croyant toujours tenir son épée, donna un tel coup de poing à la demoiselle qu'ils allèrent à terre ensemble. Fuyant ensuite comme un insensé par la salle, il finit par se cacher derrière une colonne, où il se tenait accroupi et tremblant sous son écu.

C'est là que la demoiselle vint le trouver.

— Franc chevalier, lui dit-elle tout gentiment de sa voix douce, ouvrez les yeux et voyez qui vous parle.

[1] E l' mezel a si repennat,
Que tal cop l'a del pe donat,
C'à una part, lo fas anar
E si ab la paret urtar
Que l'auzer li tolc e l' vezer
Et anet à terra cazer
E l' sanc tot viu clar e vermeil
I eis per lo nas e la bocha...

Ms., fol. 28, verso, vers 2461.

Ne vous souvient-il donc plus de la chevalerie, dont vous êtes l'un des seigneurs, de votre prix et de votre courage?... Rassurez-vous et posez votre écu, le lépreux est vaincu et mort !

Jaufre revient à lui à ce discours, et se trouvant nu-tête :

— Demoiselle, dit-il, qui m'a ôté le heaume et enlevé ma bonne épée?...

— Moi, seigneur, pendant votre évanouissement.

— Et le géant, que fait-il?... Où est-il?...

— Il nage à vos pieds dans son sang.

Jaufre aperçut alors le cadavre difforme et mutilé, et alla s'asseoir sur un banc pour achever de reprendre ses sens; puis, quand cet étourdissement fut dissipé, il songea à l'enfant, et se mit à le chercher de salle en salle. Mais il eut beau chercher, courir, appeler, il ne put découvrir cet enfant ni l'autre lépreux.

— Je les trouverai pourtant, disait-il; il faut que je les trouve ici ou dehors, car je ne me prise un denier, si je ne peux rendre cet enfant à sa mère, et me venger de l'outrage que m'a fait le lépreux.

Dans cette résolution, il marcha à grands pas vers la porte; mais bien qu'elle fût toute grande ouverte, il

ne put en franchir le seuil. En dépit de sa volonté et de ses efforts, ses pieds s'y arrêtent devant une barrière invisible :

— Dieu, dit-il, serais-je enchanté?...

Il recule, prend un formidable élan, s'élance et retombe à la même place. Après plusieurs tentatives inutiles, le découragement glace son cœur. Il verse des pleurs et murmure :

— Hélas! Seigneur, glorieux Père, pourquoi m'avez-vous donné la force de mettre à mort ce mécréant, si je ne dois plus revoir le bon roi Artus, ni lui moi!

Pendant qu'il déplorait ainsi son aventure, voici qu'il ouït tout proche un grand bruit, un murmure de voix d'enfants criant tous :

— Sauvez-nous, beau Seigneur Dieu!...

Il court au bruit et trouve, au fond d'une vaste salle, une porte close et barricadée en dedans. Jaufre appelle, heurte violemment, personne ne répond; furieux alors, il l'enfonce, entre l'épée au poing dans une chambre obscure, et voit le lépreux qui, armé d'un coutelas, venait d'égorger sept enfants. Il en restait encore une trentaine poussant des cris à fendre l'âme.

Ému de cet affreux spectacle, Jaufre terrasse le lépreux, qui appelait son maître à l'aide, et lui dit :

— Ton maître, vilain, ne te répondra pas, car il a rendu son âme au diable ; et toi, tu vas perdre la main qui naguère m'a fait la figue.

Levant en même temps son bras, il abat sa main d'un seul coup. Le misérable roule sur le pavé sanglant, et puis à ses pieds se traîne en criant :

— Merci, seigneur ; au nom de Dieu ! ayez de moi pitié, et ne m'achevez pas ! Je n'ai tué ces enfants que contraint et forcé. Mon seigneur, pour guérir de sa lèpre, m'obligeait, le fer sur la gorge, de lui préparer chaque jour un bain de sang !

— Tu vivras, répondit Jaufre, si tu me donnes le moyen de sortir d'ici sain et sauf.

— Je le peux, dit le lépreux ; mais si vous m'aviez tué, ne connaissant point l'enchantement, de cent mille ans vous n'en seriez sorti.

— Hâte-toi donc, reprit Jaufre impatient.

— Seigneur, dit l'homme à la face luisante, vous avez encore à souffrir. L'enchantement est fait de telle sorte, que mon maître, lui seul, avait le pouvoir de faire franchir le seuil de ce château à ceux qui étaient



— Dieu! s'écria Jaufre, à vous je me rends! qui a jamais vu telle figure?

venus l'y attaquer ; mais ils ne le franchissaient jamais pour la seconde fois que morts et mutilés.

— Comment feras-tu donc?... dit Jaufre.

— Vous voyez bien cette jolie tête de marbre placée au-dessus de la fenêtre?...

— Oui, par la foi de Dieu ! Et puis?...

— Allez la desceller, brisez-la, et vous détruirez le charme; mais il faut vous couvrir soigneusement de votre armure, car le château s'écroulera quand l'enchantement prendra fin.

Ne se fiant qu'à demi au lépreux, Jaufre lui lia les pieds et les bras, et le confiant à la demoiselle :

— S'il m'a trompé, dit-il, vous le ferez mourir.

Puis il remit le heaume, alla prendre la tête de marbre, qui était belle et bien sculptée, et la posant sur un banc y déchargea un tel coup d'épée, qu'il la fendit en deux. Aussitôt elle crie, éperdue, bondit, siffle et gronde comme le tonnerre pendant que les éléments déchaînés entraient en lutte, et que poutre et pierre se choquant et s'entre-battant, croulaient sur lui avec fracas. Son écu pare en vain sa tête, le ciel se voile ; un épouvantable ouragan, où le feu et la foudre roulent en grondant dans les airs, eût emporté le che-

valier, s'il n'eût imploré Dieu le père. Une nuée de poussière monte enfin vers les cieux, et le vent en passant efface jusqu'au dernier débris de l'œuvre magique. Du palais, il ne resta rien. Brisé, se soutenant à peine, Jaufre se traîne péniblement. Brisé, moulu et chancelant, Jaufre eut à peine la force de se traîner à quelques pas. La demoiselle, le lépreux, la femme et l'enfant, qui s'étaient réfugiés sous la voûte d'un grand rocher, le trouvèrent couché sur l'herbe, épuisé et sans mouvement.

— Eh bien! franc chevalier, lui dit en riant la donzelle, comment êtes-vous maintenant?...

— Je n'ai ni coup trop dangereux ni blessure mortelle; mais la lutte a été si rude, qu'il me faut un peu de repos.

La demoiselle le prit alors dans ses bras; elle lui baisait le front, les yeux et la bouche, lorsque Jaufre aperçut la mère.

— Femme, dit-il, as-tu retrouvé ton enfant?..

— Oui, seigneur, grâce à vous!

— Puisqu'il en est ainsi, tu vas te rendre au château de Cardeuil avec cette demoiselle, ces enfants et le lépreux. Je vous prie tous de remercier le roi Artus

de la part du fils de Dovon, et de lui conter ce combat.

Se levant à ces mots, il rajusta les sangles de son cheval, et après les avoir recommandés à Dieu, se remit à la poursuite de Taulat, mais au pas, car cette terrible bataille avait épuisé ses forces.

La donzelle, qui avait repris son manteau et son palefroi, partit en même temps avec le lépreux et les autres, et ne s'arrêta que devant le perron du château de Cardeuil. Tout le monde la regardait avec surprise. D'où peut donc sortir, disait-on, cette étrange caravane? où vont ces gens? que cherchent-ils? La foule curieuse suivit jusqu'au palais la donzelle, que les chevaliers, lui faisant noble escorte, amenèrent devant le roi avec ses compagnons.

Fléchissant aussitôt le genou, elle parla comme dame bien enseignée :

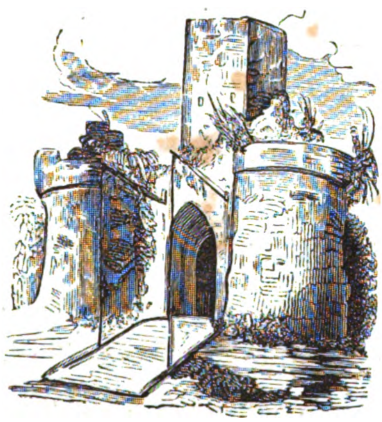
— Que le Seigneur de tous et de toutes choses, qui tient en ses mains les clefs du bien et du mal, augmente votre renommée, et maintienne en gloire et en honneur les preux de votre Table-Ronde !

— Et Dieu, répondit le bon Artus, vous sauve, demoiselle, qui êtes aussi belle et bonne que bien enseignée et courtoise !

— Sire, de la part de Jaufre, le fils de Dovon, je viens vous remercier de mon salut, que je ne dois qu'à sa vaillance. Je suis fille du comte Passart, dont vous avez peut-être entendu parler. Un chevalier de très-grand prix, qui allait cherchant les aventures pour montrer son courage, m'avait amenée de Normandie en ces contrées. Sept mois nous errâmes par monts et par vaux, franchîmes maints mauvais pas et sortîmes sans échec de sanglantes rencontres. Sur cette terre, par malheur, un géant ladre, horrible et hideux, avec la lèpre et ses pustules, que le cœur me faut en y songeant, parut tout à coup devant nous, et détachant l'énorme bâton qui pendait à son cou, en férit mon époux avec tant de force, qu'il en fut étourdi. Le prenant alors comme un enfant, il lui écrasa la tête contre un roc, m'enleva du palefroi et me porta dans son palais magique, où j'aurais perdu l'honneur avant la vie, si Dieu, que j'implorais à grands cris, n'eût envoyé Jaufre à mon aide. Le bon chevalier tua le monstre; mais, je peux bien le dire en vérité, jamais je ne vis telle bataille, ni si grands coups donnés et reçus.

La mère et le lépreux sans main contèrent ensuite

chacun leur raison. Or, pendant qu'ils achèvent de remplir leur message, revenons à Jaufre, qui continue d'aller droit devant lui, mais sans trouver personne pour lui donner des nouvelles de celui qu'il cherche.



CHAPITRE VI

LE VERGER DE BRUNISSENDE

Harassé, moulu, couvert de meurtrissures, Jaufre mourait de faim et de soif, et cependant le besoin de sommeil, de tous le plus impérieux, l'accablait au point qu'à peine pouvait-il se tenir sur la selle. Il chemina ainsi une partie de la nuit, tout engourdi et les yeux à moitié ouverts, allant au hasard où le conduisait son cheval.

Le temps était clair et beau, et à la lueur des étoiles il découvrit par aventure un verger enclos de murs de marbre et ombragé par les plus beaux arbres qu'on puisse voir au monde. Il devait être plein de fleurs et d'herbes odoriférantes, car il en sortait par bouffées

une senteur embaumée et douce comme celle du paradis. Aussi, au tomber de la nuit, tous les oiseaux de la contrée venaient se percher sur les arbres et gazouillaient leurs plus doux chants jusqu'au matin.

Ce verger appartenait à une dame qu'on appelait la belle Brunissende : elle habitait là le château de Montbrun, et n'avait ni père, ni mère, ni mari ; mais sa cour était belle, riche, bien enseignée, et beaux cavaliers, bourgeois, jongleurs et ménestrels y affluaient de tous pays. Le palais, bâti de grosses pierres de taille et couronné de fines dentelures, était flanqué de tours noircies par le temps. Brunissende logeait dans celle du milieu, qui avait sept portes, dont les sept gardiens pouvaient lever chacun mille hommes.

Cinq cents donzelles étaient à son commandement ; mais, bien qu'on en vît rarement d'aussi avenantes, Brunissende avait sur toutes la seigneurie de grâce et de beauté : on eût cherché par tout le monde et couru plaines et montagnes qu'on n'aurait pas trouvé femme si parfaite et si gentiment formée. Ses yeux et son beau visage faisaient oublier toutes celles qu'on avait vues, et l'on ne se souvenait que d'elle. Plus fraîche, elle était en effet plus belle et plus blanche que neige



Voici le chevalier noir qui vient sifflant, bruissant et grondant comme la foudre.

sur la blanche gelée, et que rose vermeille épanouie parmi les lis[1].

Mais, hélas! le bonheur n'était pas le compagnon de sa beauté. Livrée à un chagrin mortel, quatre fois par jour elle menait deuil et se levait trois fois par nuit pour pleurer et gémir. Son seul plaisir était d'ouïr le doux chant des oiseaux du verger. Quand elle les avait entendus, elle s'endormait quelque temps, et s'éveillait ensuite pour crier et se plaindre, et tous les vassaux de la terre, jeunes et vieux, petits et grands, poussaient à la même heure les mêmes cris et les mêmes lamentations.

Arrivé, comme nous l'avons dit, devant son verger, Jaufre mit pied à terre; voyant une porte ouverte, il entra, ôta la bride au destrier afin qu'il pût paître à

[1] Car plus es fresca e bella e blanca
Que neus gelada sus en branca
Ni que rosas ab flor de lis...
Que cant hom auria cercat,
Totas cellas que son nascudas...
Non auria hom una trobada
Tan bella ni tan gen formada;
Que sos oucils e sa bella cara
Fai oblidar qui ben l'esgara
Totas cellas que vistas a.

Ms., fol. **36**, vers **3062** et **3159**.

son désir l'herbe fraîche, et mettant l'écu sous sa tête, il s'étendit sur le gazon et s'endormit. A ce moment Brunissende montait dans sa chambre avec ses donzelles. Étonnée de ne pas entendre chanter les oiseaux, elle fit appeler son sénéchal et lui dit tout en colère :

— Quelque bête est entrée dans le verger et a fait peur à mes oiseaux : allez le savoir sur-le-champ ; si, par hasard, c'est un homme, qu'il meure ou qu'il soit pris.

— Dame, répondit le sénéchal, j'irai volontiers.

Précédé de deux écuyers qui portaient chacun une torche, il se rendit à cheval au verger et trouva Jaufre dormant de tout son cœur. Il l'appela plusieurs fois et le secoua rudement, mais sans pouvoir le réveiller. A la fin, Jaufre ouvrit les yeux, et levant la tête :

— Franc chevalier, dit-il courtoisement, par ta chevalerie, ton prix et tes enseignements, je t'en conjure, au nom de Dieu, laisse-moi dormir à mon aise !...

— Vous ne dormirez plus, lui répondit le sénéchal, et vous viendrez devant ma dame, car elle ne sera contente qu'après s'être vengée de celui qui a fait peur à ses oiseaux.

— Si Dieu le veut bien, reprit Jaufre, tu ne m'emmèneras pas d'ici sans bataille !...

Quand le sénéchal entendit Jaufre réclamer le combat, il commanda à l'un des écuyers d'aller lui chercher ses armes : le fils de Dovon se rendormit pendant ce temps, et le sénéchal, après s'être armé de pied en cap, fut forcé, pour le réveiller, de le secouer aussi rudement que la première fois.

— Chevalier, dit Jaufre en se levant, c'est grand péché que tu commets de troubler mon sommeil, car je suis brisé de fatigue ; mais puisque tu acceptes le combat, me laisseras-tu dormir en paix, si je te fais vider l'arçon?...

— Je le jure, par la foi de Dieu, dit en riant le sénéchal.

Jaufre court aussitôt à son cheval, lui serre le frein, serre les sangles et revient au galop sur le sénéchal, qui, ayant pris du champ de son côté, le frappa sur l'écu avec vigueur, mais sans l'ébranler. Jaufre, au contraire, le porta par terre du choc. Voilà le sénéchal tout honteux qui regagne au pas le château, et se présente tête basse devant sa dame.

— Eh bien ! dit Brunissende, qu'avez-vous trouvé dans le verger?...

— Un chevalier armé, qui n'a pas son pareil au monde, et qui dormait si profondément qu'à peine ai-je pu le réveiller.

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas amené?... Je veux qu'on me l'amène, car je ne mangerai, si Dieu m'aide, qu'après l'avoir fait pendre!

— Dame, répondit le sénéchal, il n'a pas voulu me suivre, et je n'ai pu le réveiller.

— Non! dit-elle, mandez à la guette de sonner le réveil de mes chevaliers.

Le sénéchal obéit; la guette sonna, et à l'appel du cor cinq cents chevaliers se rendirent dans la salle où les attendait Brunissende, pâle de dépit et de colère.

— Barons, leur dit-elle, un chevalier orgueilleux et méchant est entré dans mon verger et refuse d'en sortir. Or, s'il ne paye cette insolence de sa tête, plus jamais je ne veux tenir terre ni honneur.

— Dame, répondit alors un chevalier grand, vigoureux et bon aux armes, qu'on appelait Simon le Roux, j'irai le chercher, si vous voulez, et vous l'amènerai, je crois, mort ou vif.

— Allez! dit Brunissende.

— Et, ajouta le sénéchal, par mon chef, Simon,

prenez garde à vous! Il sait bien défendre sa cape, et je tiens pour preux celui qui l'en dépouillera.

Simon, sans rien dire, descendit au verger, y trouva Jaufre endormi, et lui cria rudement :

— Sus, chevalier, alerte !...

Jaufre ne bougeant pas plus qu'un roc, Simon lui donna un coup sur le côté qui le réveilla en sursaut.

— Tu m'avais pourtant promis de me laisser dormir, dit-il, et c'est grande félonie de me manquer de foi quand tu me vois accablé de fatigue.

— Viens parler à ma dame, reprit Simon, ou je t'y conduirai de force.

— Nous saurons avant quel est le plus fort, dit Jaufre entre ses dents, et sautant sur son cheval, il courut contre Simon qui venait l'assaillir de grande ardeur.

Le chevalier de Brunissende brisa sa lance sur l'écu de Jaufre, mais enlevé par celle de son adversaire, il vida les arçons si malheureusement qu'il faillit se tuer en tombant; Jaufre se disposait à l'achever lorsqu'il cria merci.

— Troubleras-tu encore mon sommeil, si je te l'accorde?...

— Non, seigneur, foi que je vous dois!...

— Va donc, dit Jaufre en se hâtant de se coucher et de se rendormir.

Simon le Roux, la honte au cœur et le front rouge, s'en retourna au petit pas. Il faisait la moitié moins de bruit qu'au départ ; aussi le sénéchal en le voyant venir ne put s'empêcher de sourire.

— Dame, dit-il, voici votre champion, mais il ne ramène point le chevalier. Je gagerais mes éperons qu'il l'a comme moi assuré[1].

— Malgré votre assurance, reprit la dame, il sera pendu pour certain avant que je me couche.

En entendant ces paroles, un des gardiens des sept portes descendit au verger, mais on le rapporta bientôt sur son écu, pâmé et tout sanglant. Brunissende, à cette vue, en perdit pour peu le sens de rage.

— Il n'y a donc autour de moi que vil gent, s'écria-t-elle, et chevaliers sans cœur ! Allez-y, s'il le faut, cinquante, allez-y cent, mais amenez-moi ce vassal ou fuyez de ma terre !...

A ce reproche, les chevaliers se précipitèrent tous vers le jardin. Là, ils prirent Jaufre, qui par un bras,

[1] Donner sûreté par serment.

qui par une jambe, qui par les épaules, qui par la tête, et l'apportèrent dans la salle seigneuriale, sans qu'il eût pu faire un mouvement. En les voyant venir, Brunissende accourut impatiente et leur ordonna de le laisser libre. Ils s'écartèrent, et Jaufre se leva et ne crut pas être à la fête au milieu de ces inconnus. Grand et bien fait, il avait si bonne grâce, avec le riche haubert et le heaume resplendissant, que Brunissende le considéra longtemps avec attention. Puis, feignant une colère qui n'était déjà plus dans son cœur :

— C'est donc vous, dit-elle, qui m'avez fait cette nuit tant de mal ?...

— Dame, répondit Jaufre, loin de vous faire du mal ou de vous causer de l'ennui, je vous défendrais à mon pouvoir contre tout homme né de mère !...

— En cela, vous ne dites point vérité, car vous m'avez blessé un chevalier si grièvement qu'il est près de la mort.

— Je l'avoue, dame, reprit Jaufre, mais le tort est de son côté ; après avoir promis par serment de me laisser dormir, il vint par trois fois m'éveiller en me frappant du bois de sa lance... Si j'avais su toutefois qu'il fût votre féal, jamais je ne l'aurais touché, eût-il été encore plus importun

— N'importe! je vous réponds, moi, par tous les saints du paradis, que nous aurons en vous, s'il plaît à Dieu, un beau pendu, un bel aveugle, ou un porte-béquilles avant qu'il soit demain.

Jaufre la regardait pendant qu'elle parlait ainsi et ne pouvait se lasser d'admirer son front, son col, son blanc et frais visage, sa bouche vermeille et ses yeux bleus amoureux et riants.

— Dame, répondit-il, tandis que l'amour se glissait doucement dans son âme, faites de moi tout ce que vous voudrez, car sans autre armure que votre gonelle vous m'auriez conquis plus facilement que dix chevaliers couverts de fer. Si je vous ai fait à mon insu ennui ou déplaisir, prenez-en vengeance vous-même; jamais je ne me servirai contre vous de mon épée, de mon écu ou de ma lance.

En l'oyant raisonner si courtoisement, Brunissende oublie sa colère. L'Amour l'a blessée au cœur de sa flèche d'or, et maintenant elle lui pardonnera tout. Sa bouche menace encore, mais ses yeux ne menacent plus.

Cependant le chevalier, qui ne se lassait point de la regarder, la supplie de lui octroyer un don.



Jamais secours ne vint plus à propos. p 97

— Que je puisse dormir à mon gré, dit-il, et puis je m'abandonne à votre justice. Ne craignez pas que je songe à fuir, car, Dieu me garde, vous avez tel pouvoir sur moi que vous me retiendriez mieux seule que mille hommes qui m'auraient étroitement lié.

Brunissende sortit en soupirant et lui laissant pour adieu un regard si doux que, tout endormi qu'il était, son cœur en sauta de joie. Pendant ce temps le sénéchal, à qui elle l'avait remis, fit dresser un lit par les servants au milieu de la salle : il y conduisit ensuite Jaufre et voulut connaître son nom et son pays.

— Je suis de la cour du roi Artus, répondit le fils de Dovon ; ne m'en demandez pas davantage, et pour Dieu ! laissez-moi dormir !

Il se jeta aussitôt sur le lit tout armé et ses yeux se fermèrent : il n'en fut pas de même de Brunissende. Amour la vint assaillir en sa chambre et la tint éveillée jusqu'au moment où la guette de la ville donna le signal accoutumé. Au bruit de son cor, voici que dans le château et dans la ville tout le monde se lève. Chacun crie, pleure, gémit. Dames et donzelles, Brunissende en tête, battent des mains en signe de deuil et se meurtrissent le visage, et les cent chevaliers qui gar-

daient Jaufre poussent de tels cris et font un si grand bruit, qu'il se réveille, et tout surpris, demande la cause de ce tumulte.

Tous, à ce mot, courent le frapper avec leurs coutelas, leurs épées, leurs masses de fer, et bien lui prit que le haubert fût bon, car les coups de lance, de marteau, de hache y retentissaient comme grêle. Ils ne s'arrêtèrent, croyant l'avoir tué, que lorsque le cri cessa. Chacun alors reprit son poste, et tout rentra dans le silence. A minuit, le même bruit se fit entendre; mais Jaufre, qui ne dormait plus et qui pensait à Brunissende, se garda bien de bouger cette fois; retenant son haleine, il se disait :

— Ces gens-ci ne sont point des hommes de chair, mais de vrais diables venus d'enfer sur terre. Si Dieu m'aide, toutefois, ils ne me trouveront pas demain.

Persuadés qu'il était mort, après leur cri, les chevaliers se rendormirent : Jaufre profita de ce moment pour se lever sans bruit. Prenant son écu et sa lance, il sortit du château sur la pointe du pied, retrouva heureusement son cheval et s'éloigna à toute bride. S'il avait soupçonné l'amour que lui portait Brunissende, tous les hommes d'armes du fief n'auraient pu

le chasser de Montbrun sans carnage, mais ne sachant pas qu'elle songeait à cette heure même à lui donner sa main, il fuyait par monts et par vaux à broche d'éperon. Qui fut bien marrie le lendemain, ce fut la belle Brunissende, lorsqu'en descendant à la première aube dans la salle, elle apprit son évasion. Criant comme une forcenée, elle accusa les cent chevaliers de trahison, maudit amèrement leur négligence, et protesta que si le sénéchal, qui dut partir à l'instant, ne retrouvait pas Jaufre, quand bien même cent mille diables l'auraient en enfer emporté, elle le ferait brûler ou pendre.

Pendant que cela se passait à Montbrun, Jaufre arrivait déjà bien loin. Un peu après le lever du soleil, il rencontra un bouvier qui conduisait un chariot chargé de pain, de vin et de viande. Le vassal le convia bellement par sainte charité à lui tenir compagnie, et fit tant d'instances, que Jaufre finit par accepter son invitation en avouant que, depuis trois jours, il n'avait mangé. Le bouvier prit donc son écu et sa lance, retira du char bon pain de froment et bon vin, deux chapons rôtis, trois grillades de perdreaux, un quartier de sanglier et sa belle nappe blanche, qu'il étendit sur

l'herbe au-dessous d'un arbre feuillu que baignait une claire fontaine, puis il servit et honora Jaufre de tout son pouvoir.

Quand ils eurent assez mangé et vidé à leur soif les deux hanaps d'argent, Jaufre prit congé du bouvier, qui était vassal de Brunissende, la dame des enseignements. Comme il allait tourner d'un autre côté la bride de son destrier bai, il dit au bouvier :

— Bon ami, j'oubliais de vous demander une chose : Pourquoi les habitants de ce pays vont-ils criant si fort?...

— Ah! vilain, truand, traître bacalar, hurla le bouvier écumant de rage, tu vas payer cette parole de ta vie!

Et il lui lança de toute sa force sa hache au large tranchant, qui fit jaillir de l'écu feu et flamme. Jaufre donna de l'éperon à son cheval et s'éloigna sous une grêle de pierres. Furieux ensuite de ne pouvoir l'atteindre, le bouvier mit son char en pièces et tua ses bœufs à coups de hache [1].

[1] Cervantes a parodié très-spirituellement l'aventure dans celle du braiement de l'âne, qui met en guerre deux villages de la Manche. (*Aventura del rebuzno*, parte II, lib. VI, cap. XXV.)

Ne comprenant rien à cette rage, Jaufre allait l'amble sur son cheval, courant et se disant tout bas qu'il ne priserait une figue, ce qu'il avait fait jusqu'à ce jour, s'il ne rencontrait créature qui lui apprît la cause de ce cri. Occupé de cette pensée et du souvenir de Brunissende, il chevaucha toute la journée malgré la fatigue et le chaud. Quand vint le soir, deux donzels bien montés qui chassaient au faucon et menaient bassets et lévriers, se rencontrèrent sur ses pas et l'invitèrent à le suivre avec tant de courtoisie, qu'il ne put s'en défendre. Les trois jeunes gens cheminaient donc gaiement, parlant d'amour et de batailles, lorsque le cri recommença au coucher du soleil, et les deux donzels se prirent à pousser des hurlements comme des fous furieux.

— Seigneurs ! dit Jaufre émerveillé, que signifie cela ? Qu'avez-vous entendu, barons, et pourquoi ce vacarme ?...

— Pourquoi ? fol, méchant et traître vassal, ce mot te coûtera la vie ! L'un lui jette aussitôt son faucon au visage, et l'autre, saisissant le plus beau lévrier par les pieds de derrière, lui brise la tête contre l'écu de Jaufre. Leur fureur et leurs imprécations durèrent.

autant que le cri. Courant de suite après le chevalier avec douces paroles, ils parvinrent à l'apaiser et le conduisirent à leur maison. C'était un joli petit château ceint de hautes murailles et entouré de fossés pleins d'eau vive. Assis au bout du pont, un chevalier faisait chanter à un jongleur le *Lai de deux amants*[1]. C'était le père des donzels, qui, en apercevant Jaufre, se hâta de venir à sa rencontre et lui dit tout joyeux[2] :

— Bien m'ont servi, seigneur, ceux qui vous ont ici amené, car il y a sept ans que je n'ai vu entrer en ma maison homme étranger qui me plût autant ; que Dieu m'aide !

Le prenant alors par le bras, il le mena dans la salle où les donzels de désarmèrent ; puis parut une demoiselle belle, fraîche et souriante, qui lui apporta un riche manteau et vint s'asseoir à ses côtés sur un coussin de pâli. Là ils devisèrent à leur plaisir jusqu'au moment où l'*on corna l'eau.* Un page bien instruit la lui versa sur les mains, et la demoiselle s'em-

[1] De Marie de France.

[2] Ce châtelain est devenu dans Cervantes le noble habillé de vert. (*Cavallero vestido un gavan de paño fino verde*, parte II, lib. V, cap. XVI.)

pressa de tenir l'aiguière pendant que Jaufre lui disait :

— Donzelle, je ne veux pas refuser votre service, car si le mien vous était jamais nécessaire en tout lieu et à toute heure, vous me verriez accourir à votre mandement.

On se mit à table ; puis le souper fini et la nappe ôtée, la donzelle alla faire les lits et laissa Jaufre et son père seuls dans la chambre. Alors le vieillard lui demanda son nom, et pleura de joie en apprenant qu'il hébergeait le fils de Dovon, son plus ancien compagnon d'armes. Il voulait le garder un mois, mais Jaufre résista fermement à ses instances, et le lendemain, dès le point du jour, il était en selle. La donzelle lui avait donné son écu et sa lance, et il allait prendre congé quand il lui vint en pensée d'interroger son hôte au sujet de ce cri étrange ; mais il eut à peine commencé sa question, que le vieillard et ses deux fils se jetèrent sur lui en l'appelant bâtard, vilain, fils de bourgeois, en s'efforçant de le frapper et s'arrachant les cheveux de colère.

Jaufre leur échappa en éperonnant son cheval, et ne fut pas peu surpris de les voir se battre avec rage et mettre leurs habits en pièces. Cette furie apaisée, ils

le rappelèrent, et Jaufre consentit à revenir sur ses pas pour tâcher d'avoir des nouvelles de Taulat. Il ne pouvait mieux s'adresser, par bonheur. Le vieux châtelain connaissait ce farouche chevalier et lui indiqua sa demeure en ces termes :

— Vous suivrez toute la journée ce chemin qui tra-v se un désert, où il n'y a ni château ni ville, ni pain ni in, ni homme né de mère. S'il vous plaît de vous reposer, vous aurez pour ost et pour tente la belle prairie. Marchez ainsi jusqu'à demain. Avant midi, vous arriverez dans une plaine que domine une montagne escarpée. Au pied de cette montagne, vous verrez un château plaisant et bien bâti, et tout autour de ses fossés, une foule de tentes et de cabanes pleines de chevaliers et de barons de haut parage. Passez sans parler à personne, allez tout droit au château sans vous arrêter, quoi qu'il arrive, et puis entrez hardiment après avoir laissé à la porte votre lance et l'écu. Vous y trouverez deux dames, une jeune et une vieille, qui gardent un chevalier blessé. Approchez-vous de la vieille et dites-lui qu'Augier de Cliart vous envoie pour qu'elle vous apprenne la cause du cri et vous donne des nouvelles de Taulat de Rugimon.



Il ne faut donc pas demander si Jaufre s'émerveilla en la voyant venir ainsi, belle et riante comme la reine du Midi.

CHAPITRE VII

LE CHEVALIER NOIR

Content des paroles d'Augier, qui lui avaient relevé le cœur d'un palme, Jaufre partit à grand éperon et arriva le lendemain au lieu indiqué. Pendant qu'il passait au milieu des tentes, les chevaliers le regardaient fort et se disaient :

— En voici un qui a chevauché toute la nuit et qui a bien couru pour chercher sa perte.

Il ne fit pas semblant d'entendre et monta au château, qui était des plus riches et *moult artistement ouvré*. Voyant une porte entourée de trèfles de marbre et peinte de diverses couleurs, il mit pied à terre, attacha son cheval, et posant tout auprès son écu et sa lance,

entra dans le palais. D'abord, il n'aperçut d'autres figures que celles qui ornaient les murs ; mais, à force d'errer de chambre en chambre, il arriva dans celle où gisait le chevalier blessé, et vit à son chevet deux dames en deuil et baignées de larmes. Comme le lui avait conseillé Augier de Cliart, il accosta la plus âgée et la pria *gentement*, au nom de ce seigneur, de lui dire où était Taulat, et pourquoi les gens de la terre qu'il venait de traverser menaient si grand deuil jour et nuit.

Charmée de ses façons courtoises, la dame lui apprit que Taulat, dont la sauvagerie et l'orgueil n'avaient point de bornes, serait de retour dans huit jours. — Il revient, dit-elle, pour assouvir sa cruauté sur le malheureux que vous avez vu étendu sur ce lit. Il y a sept ans qu'il le blessa cruellement d'un coup de lance, et lorsque sa blessure est guérie, il le fait attacher le jour de la Saint-Jean à un poteau et battre de verges sans pitié jusqu'à ce que les plaies soient rouvertes. C'est pour cela que les vassaux de la terre de Brunissende, dont cet infortuné chevalier est seigneur, pleurent, se lamentent, et mettent à mort ceux qui demandent la cause de leur douleur.

— Dame, répondit Jaufre, orgueil tue son seigneur,

et par orgueil, je l'espère, succombera Taulat. Dans huit jours, je serai ici pour le combattre, et je peux bien vous dire que ce terme me semble un an.

La recommandant à Dieu, sur ces paroles il sort du château, remonte à cheval et se dirige vers un bois où il comptait trouver quelque vassal qui l'hébergerait dans sa cabane. Le bois était épais et sombre ; or, au premier carrefour, il vit devant lui, accoudée sous un pin, une vieille dont l'étrange figure le frappa de surprise. Elle avait la tête plus grosse qu'une arche, des yeux petits comme des deniers, chassieux en outre, bleus, battus et enfoncés sous de longs cils. Ses lèvres étaient noires. Ses dents, rousses comme orpiment, débordaient de trois doigts. Elle avait des bras de pendu, des mains de charbonnier, un visage flétri et plissé de rides, le ventre enflé, les épaules voûtées, jambes sèches et brunies, des genoux pointus et de si grands ongles, qu'elle ne pouvait porter savate. Une guirlande de verdure serrait ses cheveux blancs et hérissés. Elle portait une chemise de cansil[1], une blouse de cendat[2] rouge et un manteau d'écarlate fourré d'hermine.

[1] Fin lin.
[2] Soie.

Jaufre la salua, tout en considérant avec un grand étonnement son étrange conformation et son laid semblant ; elle tourna la tête et lui dit sans bouger de place :

— Reviens sur tes pas, chevalier, aussi vite que tu pourras !

— Je ne ferai point cela, répondit Jaufre, avant de savoir pour quel motif vous me dites de fuir.

— Tu t'en repentiras, continua la vieille, et souffriras mort ou captivité.

— Mais pourquoi ?

— Va, tu le sauras.

— Dites-moi du moins, s'il vous plaît, à qui j'aurai affaire.

— Ceux que tu trouveras te le diront.

— Et vous donc, qui êtes-vous ?...

— Celle que tu vois, dit la vieille en se levant et redressant sa grande taille aussi haute que la lance du chevalier.

— Dieu ! s'écria Jaufre, à vous je me rends ! Qui a jamais vu telle figure !

— Ose passer outre, grommela la vieille, et tu en rencontreras de pires.

— Je ne resterai pas pour cela, car toutes vos menaces je les tiens pour vent et néant, dit-il, et, piquant des deux, il continua son chemin.

La vieille pourtant n'avait pas menti. Arrivé devant une chapelle que desservait un saint ermite, un chevalier noir comme un charbon, monté sur un destrier noir et couvert d'armes noires, vint le férir si rudement qu'il fit rouler sur le gazon le cheval et le cavalier. Jaufre se relève rouge de honte, met l'épée à la main et court sur son ennemi pour se venger, mais il ne le trouve plus. Il a beau regarder d'amont et d'aval, destrier et chevalier, tout s'est évanoui; il remonte à cheval, et l'autre revient aussitôt lance baissée. Jaufre s'élance à sa rencontre à toute bride, et ils se choquent de telle vertu qu'ils sont tous deux à terre. A moitié fou de rage, en un clin d'œil Jaufre est sur pied, il embrasse son écu et s'apprête à frapper, mais il ne voit plus rien.

— Je le trouverai cependant, dit-il en se remettant en selle, mais il n'eût pas plutôt le pied sur l'étrier, que voici le chevalier noir qui vient sifflant, bruissant et grondant comme la foudre dans les airs et qui l'abat pour la troisième fois; Jaufre, de son côté, lui passe sa lance au travers du corps et le porte par terre. Mais

quand il accourt pour l'achever, il le cherche inutilement, et ne le voit ni ne l'entend.

— Sainte Marie ! s'écria-t-il, où est allé ce malfait et ce diable ?... Je lui ai mis une brassée de ma lance dans le corps et l'ai fait choir, et il m'échappe encore ! O Saint-Esprit, de vous je me réclame !...

Il remonte à cheval après cette prière, et son invisible ennemi reparaissant aussitôt, lui fait vider l'arçon. Que vous dirai-je ?... Tant que le jour dura il en fut ainsi. Lorsqu'il était à pied il ne le voyait plus, mais sitôt qu'il touchait la selle, le chevalier noir venait le frapper et l'abattre. De guerre lasse, Jaufre résolut d'aller à pied jusqu'à la chapelle : mais lorsqu'il voulut avancer, le spectre lui barra le passage, et le combat recommença sans trêve et sans merci dans les ténèbres. Pendant la moitié de la nuit leurs épées se choquèrent si rudement qu'il en jaillissait des éclairs : fatigué enfin d'entendre toujours ce bruit d'armes, le bon ermite se leva, prit son étale, la croix et l'eau bénite, et sortit en chantant les psaumes. Mais le chevalier noir ne l'attendit pas : il poussa un grand cri et disparut au milieu d'un orage qui ne s'apaisa que le lendemain matin au son de la cloche de la chapelle.

Recueilli par l'ermite, Jaufre n'eut rien de plus pressé que de demander au saint homme d'où sortait ce chevalier qui l'avait si malement traité :

— Ami, répondit le solitaire, je vais te l'apprendre en peu de mots : le chevalier noir est un démon qu'une vieille hideuse que tu as rencontrée, sans doute, évoqua de l'enfer par nécromancie. Cette vieille avait pour époux un géant difforme et méchant qui a dépeuplé ce pays à vingt lieues à la ronde. Comme il n'est mortel si farouche qui ne trouve son maître, le géant revint un soir grièvement blessé et mourut au bout de trois jours. La vieille craignant alors pour sa vie et celle de ses enfants, appela par magie des enfers le mauvais esprit qui défend le pas depuis trente années. Pendant ce temps ses deux fils ont grandi et se sont pris à marcher sur les traces du père. Devenu lépreux, l'un se retira dans une maison que lui fit sa mère par enchantement, et où son frère vient de se rendre en toute hâte, irrité et marri, car le bruit court qu'il a été tué par un chevalier de la cour d'Artus. Puisse Dieu, qui a tout pouvoir, défendre ce bon chevalier !

— Il se défendra bien lui-même, dit Jaufre en sou-

riant, et le géant maudit a pour le rencontrer peu de chemin à faire : c'est moi qui ai tué son frère et détruit l'enchantement.

Huit jours plus tard, le bon ermite célébrait messe sur l'autel et suppliait le Saint-Esprit de guider Jaufre et de le protéger contre la vengeance du monstre. Après avoir la messe ouïe, le fils de Dovon partit gaillardement comme vaillant chevalier, et n'eut pas chevauché une heure qu'il vit venir à grandes enjambées le géant qui portait sous le bras, ainsi qu'il eût fait d'un enfant, une demoiselle jetant des cris désespérés. Sa voix était devenue rauque, à force d'appeler à l'aide ; ses blonds cheveux, qui luisaient au soleil, pendaient épars sur ses épaules comme fin or bruni ; elle avait sa robe toute déchirée et les yeux gros de larmes. A peine, par sainte Marie ! put-elle implorer le secours de Jaufre.

Celui-ci, touché de pitié, ne fut pas sourd à sa prière. L'écu au bras et la lance en arrêt, il fondit sur le géant et lui enjoignit de laisser cette demoiselle. La laissant libre en effet pour un instant, le géant court vers l'arbre le plus proche, le prend par une branche et le déracine. Avant qu'il l'eût levé toutefois,



Je vous laisse à penser le *soulas* et la joie qu'il y eut ce jour-là au château.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

Jaufre lui était venu planter sa lance dans le corps. Affaibli par sa blessure et le bras tremblant, le géant ne frappa qu'à demi, et pourtant Jaufre et son cheval furent cloués à terre. Mais le chevalier était prompt à se relever : mettant l'épée à la main, il en frappa si vigoureusement le monstre qu'il lui emporta un palme de chair du flanc gauche : par cette plaie béante on voyait battre le cœur et le sang coulait à grands flots. Épuisé, chancelant, le géant renversa encore Jaufre d'un coup de poing asséné sur le heaume brillant; mais, bien qu'il lui eût arraché son épée, il ne peut l'en férir, et tombe évanoui. Jaufre lui coupa les pieds, et s'empressa de relever la demoiselle, qui s'était jetée à ses genoux et lui disait les mains jointes :

— Seigneur, cinq cents actions de grâces je vous rends, car vous m'avez sauvé plus que la vie en me tirant des mains de ce monstre.

— Demoiselle, répondit Jaufre, puisse Dieu vous aider toujours! Mais comment se fait-il que vous soyez ici?

— Seigneur, je peux bien vous le dire : ma mère me mena hier dans un verger pour nous *déporter* et courir selon notre coutume; comme nous sortions,

nous vîmes venir le géant qui me saisit et m'emportait en son château quand vous nous avez si heureusement rencontrés.

— Je remercie sainte Marie, qui daigna m'envoyer à temps! Mais où étaient donc votre père et votre frère le courtois lorsque le géant vous surprit?...

— Ils chassaient dans la forêt, seigneur; mais vous m'émerveillez de me parler ainsi de mon père. On dirait que vous le connaissez, et je ne me souviens point cependant de vous avoir jamais vu.

— Vous m'avez vu, damoiselle, il y a seulement quelques jours, chez Augier votre père, où je fus *à mon besoin* courtoisement servi par vous et votre frère.

— Bénie soit l'heure, beau seigneur, où vous vîntes en notre maison et où nous eûmes le bonheur de vous y faire accueil agréable!

— Vous voyez à présent, damoiselle, comme il est utile quelquefois de rendre service, même aux gens qui nous sont inconnus. On ne sait ni qui va ni qui vient, quels sont ceux qui ont ou ceux qui n'ont pas, ni ce que l'avenir nous garde. Il est donc bien de servir quand nous le pouvons, d'accueillir avec courtoisie,

d'honorer les hôtes que le hasard nous envoie et de partager avec eux son toit et son avoir.

— Et s'il vous plaît, dit la donzelle, où allez-vous maintenant, seigneur Jaufre?...

— Je vous le dirai en chemin, mais j'ai hâte, le temps me presse et il me semble toujours que j'arriverai trop tard.

Remontant à cheval à ces paroles, il plaça devant lui la fille d'Augier de Cliart, qu'il ne voulait plus quitter qu'après l'avoir rendue à son père, et chevaucha bon train vers le château où gisait le chevalier blessé.



CHAPITRE VIII

TAULAT DE RUGIMON

Jamais secours ne vint plus à propos. De retour depuis le matin, Taulat avait fait lier l'infortuné à un poteau, et quatre valets de charrue armés de courroies levaient déjà le bras pour le flageller et rouvrir ses blessures. En voyant arriver Jaufre, ils s'arrêtèrent pour le regarder : non moins surpris que les vassaux, Taulat, qui était sur la plate-forme du donjon, descendit en courant et apostrophant durement Jaufre.

— Chevalier, dit-il, je voudrais bien savoir quelle démence ou quel orgueil t'a conduit dans ma terre. Descends et va te désarmer, car te voilà prisonnier pour ta vie.

— Seigneur, répondit Jaufre, vous me semblez un peu pressé. Donnez-moi, s'il vous plaît, le temps de dire ma raison. Je suis ici pour ce chevalier que vos *bacalars* allaient battre, et je vous prie, pour l'amour de moi, de le renvoyer à merci.

— Je crois, si Dieu m'aide, reprit Taulat, que tu as perdu le sens : telles paroles méritent corde et male mort.

— Vous feriez grande injustice, seigneur, car ces paroles sont bonnes et sages, et je vous les répéterai en demandant la grâce de ce chevalier qui durant sept années a tant souffert.

— Va, vilain, je t'ai écouté trop longtemps, va te désarmer, si tu ne veux pas mourir, et abandonne à mes écuyers la fille que tu mènes.

— Si elle est déshonorée et moi honni, mon bras sera bien affaibli, par mon chef!

— Comment! voudrais-tu me combattre?...

— Jusqu'à la mort, avant de souffrir honte.

— Prends-y garde, vilain, quand j'aurai mon écu au col, je ne ferai pas grâce!

— J'ai entendu, dit Jaufre, bien d'autres menaces déjà, et je te le dis par la foi de celui qui bâtit le

monde, tu délivreras ce chevalier et te rendras à la cour du roi Artus pour payer la félonie que tu fis l'autre jour, ou tu combattras jusqu'à ce que l'un de nous soit vaincu et mort.

— Tu ne sais donc pas que j'ai battu et conquis cinq cents chevaliers meilleurs que toi?...

— Eh bien! dit Jaufre, va t'armer, et à la volonté de Dieu!

— Je ne veux d'autre armure, répondit fièrement Taulat, que mon écu et ma lance : qu'il en vienne sept autres de ta force, je vous défie tous!...

— C'est démence, dit Jaufre, que de vouloir combattre désarmé. A ton plaisir, du reste, puisque l'orgueil t'aveugle!

Furieux à ces paroles, Taulat se tourne vers son écuyer :

— Cours au château, dit-il, aussi vite que tu pourras; apporte-moi mon écu et ma lance, et dis à ceux que j'ai vaincus qu'ils viennent voir mourir un insensé dont je veux trouer d'un seul coup l'écu, le haubert et le ventre, et si je ne le fais à l'instant, que je perde mes armes, ma chevalerie et tout mon prix auprès des dames!

L'écuyer courut aussitôt au camp des chevaliers captifs, qui menaient grand deuil à cause du blessé attaché au poteau et qu'on allait battre de verges, et leur dit brièvement :

— Barons, mon seigneur vous ordonne de vous rendre là-bas au milieu de la lande pour le voir combattre contre un fou qui est venu chercher la mort.

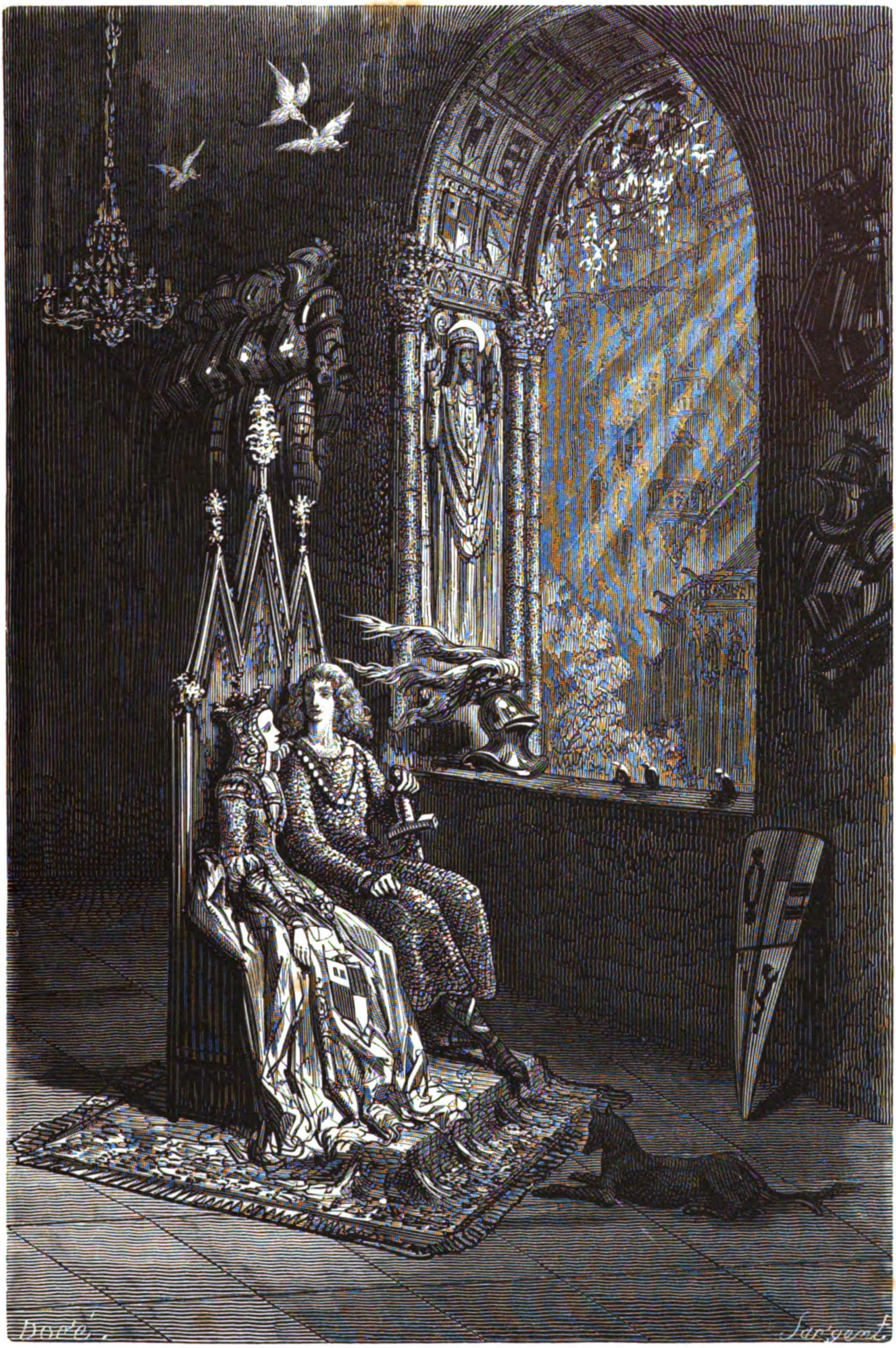
Montant ensuite au château à grands pas, il détache, au milieu des pleurs et des imprécations des deux dames vêtues de deuil, la lance et l'écu suspendus au lancier et court les apporter à son maître, qui, sautant sur son cheval, et sans même revêtir le haubert, crie d'une voix superbe :

— Viens mourir, vilain qui m'affrontes !

Jaufre, irrité de cet outrage, fond au galop, lance baissée, sur l'orgueilleux Taulat, qui, accourant comme un lion, le choque d'une telle force que ni selle, ni sangle, ni arçon ne purent retenir le jeune chevalier. A terre, il roula sous le choc. Atteint avec non moins de vigueur, Taulat tombait en même temps l'écu brisé et la lance de Jaufre au flanc.

Un cri de joie s'éleva aussitôt parmi les barons.

— Sainte Marie ! sainte Marie ! vous abaissez au-



Ils vinrent s'asseoir dans la grande salle, et commencèrent à deviser de ce qui plus leur tenait au cœur.

jourd'hui la félonie de Taulat, et brisez cet orgueil qui a tant duré!

Cependant Jaufre, l'épée au poing, courut sur le fier Rugimon cloué à terre comme un reptile; mais celui-ci se mit à crier :

— Pour l'amour de Dieu, chevalier, ne m'achève pas, car ma grande folie m'a tué!

— Ta folie était grande en effet, dit Jaufre, mais, avant de nous séparer, je compte t'en guérir! Trop longtemps dura ton orgueil, il faut qu'il prenne fin. Tu croyais ce matin qu'il n'y avait pas de chevalier dans le monde qui pût égaler ton adresse et ta force. Tu étais preux sans doute, mais ta méchanceté et ton orgueil étaient plus grands que ta vaillance, et Dieu n'aime ni ne souffre ce vice. Tu dois voir à cette heure que s'il n'avait voulu te châtier, ce n'est pas mon bras, bien moins fort que le tien, qui aurait pu t'abattre. C'est la punition de ta superbe et de l'outrage que tu fis au bon roi Artus, la fleur des chevaliers, et que Dieu aime pour sa droiture. Aussi qui tente de le honnir en est puni tôt ou tard par les preux de la Table-Ronde, à moins qu'il ne se cache sous terre. Tu dois juger de ce qu'ils peuvent en bataille par moi, novice

chevalier, armé seulement depuis deux mois, et qui t'ai cherché jour et nuit jusqu'à ce qu'un instant t'ait donné la récompense de ton mauvais règne.

— Tout ce que vous dites est vrai, seigneur, répondit Taulat d'une voix faible; mais recevez-moi à merci comme votre rendu, comme vaincu et comme moribond.

— Tu auras la merci que tu réclames, répondit Jaufre, mais à certaines conditions : d'abord je veux que tu ailles te rendre prisonnier du bon roi Artus, qui prendra de toi telle vengeance qu'exige son honneur.

— J'irai, seigneur, mais, pour Dieu! faites venir le *metge* pour soigner ma blessure.

— Tu ne verras le médecin et ne te relèveras, par saint Thomas! qu'après avoir rendu la liberté au chevalier lié à ce poteau et à tous ceux qui étaient dans tes chaînes.

— A votre volonté, seigneur, faites d'eux et de moi ce qu'il vous plaira.

Jaufre, remettant la sienne au fourreau, prit alors l'épée de Taulat. Puis il permit à l'écuyer d'aller querir le médecin, qui visita la blessure de son maître, se hâta de la laver avec de l'eau et du vin blanc, et com-

manda de le mettre sur un lit et de l'emporter au château.

Ensuite Jaufre délivra le chevalier blessé, et après avoir fait promettre à ceux qui étaient captifs d'aller à Cardeuil se présenter devant le roi Artus et lui raconter l'aventure, il se disposait à les recommander à Dieu lorsque le blessé, seigneur suzerain de tous ces chevaliers, parut et lui dit humblement :

— Seigneur, je me rends à vous et mets entre vos mains ma personne, mes hommes et ma terre. Vous avez noblement conquis tout cela en me délivrant du tourment que depuis sept ans je souffrais. Tourment si grand et passion si cruelle que mieux eût valu pour moi la mort que la vie. Taulat m'a torturé impitoyablement sans que j'eusse forfait en rien à son égard ; mais, par la grâce de Dieu et la vôtre, je puis braver sa cruauté.

— Seigneur, répondit Jaufre, gardez tout ce que vous m'offrez ; je ne veux rien pour votre délivrance, et vous prie seulement d'accompagner ces chevaliers qui vont auprès du roi Artus, et de lui dire comme eux, que vous avez été tiré de peine par le fils de Dovon.

Le chevalier le lui promit, et Jaufre ayant demandé son cheval, qu'on lui amena tout sellé, et un palefroi pour la fille d'Augier, la belle prit de tous congé, et se dirigea vers les terres du père de la demoiselle, d'où il comptait bien aller retrouver Brunissende, vers laquelle l'entraînait doucement son cœur.

Après son départ, Taulat rendit aux barons leurs chevaux et leurs armes, et selon la convention faite, prit ensuite avec eux la route de Cardeuil. Ils y arrivèrent le onzième jour. Le bon roi donnait audience à une dame éplorée qui devait perdre son château dans une semaine si elle n'y ramenait un champion pour combattre son ennemi. Quand il eut écouté ses doléances, le bon roi lui dit tout peiné :

— Dame, si Gauvain était ici, il vous suivrait très-volontiers, mais il n'y est pas, et je n'ai ni le bon Yvan, ni le fils de Dovon, ni les preux de ma Table-Ronde. Si des chevaliers qui m'entendent, toutefois, il en est un qui veuille vous défendre, grand honneur il pourra gagner.

Personne ne dit mot. La dame, se tournant vers ceux qui portaient l'éperon, eut beau s'écrier avec chaleur :

— Pour Dieu ! chevaliers, qu'il ne soit pas dit qu'une femme est venue requérir appui dans cette cour et ne l'a point trouvé !

Personne ne dit mot.

A ce moment, on vit arriver Taulat sur une litière dorée et couverte de *pâli* que portaient doucement deux palefrois blancs. Les cinq cents chevaliers qu'il avait naguère conquis en bataille, armés de la tête aux pieds, le suivaient sur des chevaux richement caparaçonnés. A leur tête marchait leur seigneur, qui, allant se jeter aux pieds du roi :

— Sire, dit-il, que celui qui daigna pour notre salut s'abaisser jusqu'à cette terre, et qui l'arrosa de son sang, vous donne joie et double votre gloire !

— Et qu'il vous sauve, ami, répondit le roi : mais quels sont ces vassaux, qui me semblent beaux et bons?... Quel est le blessé qu'on porte dans cette litière?...

— Seigneur, ce blessé est Taulat.

— Taulat de Rugimon?

— Oui, seigneur; Jaufre, le fils de Dovon, l'a conquis par chevalerie et l'envoie à madame la reine et à vous, pour que vous preniez telle vengeance que

vous voudrez de l'outrage qu'il vous fit il y a deux mois.

— Dieu et Saint-Esprit ! exclama Artus, comme Jaufre m'a bien servi ! Ami, dites-moi vérité : quand vous l'avez quitté, était-il sain et sauf ?...

— Oui, seigneur, et allègre, par Christ ! ainsi qu'un chevalier honoré et brave, qui n'a douleur ni crainte. On n'en peut dire que du bien, et il serait doux de le louer si ses actions ne le mettaient plus haut que les paroles. Lorsque vous saurez à quel âpre et cruel tourment sa valeur m'arrache, vous en serez émerveillé. Mais je n'en peux faire le récit que devant la reine et ses dames.

Le roi commanda sur-le-champ à Quex d'aller chercher la reine, et le sénéchal y courut.

— Dame, dit-il, si vous le trouvez bon, le roi, votre seigneur et le mien, vous mande de venir entendre le message d'un chevalier qui amène nombreuse escorte.

La reine se rendit aussitôt dans la salle avec toutes ses dames et toutes ses donzelles, et quand elle se fut assise auprès de son époux, Mélian, le preux chevalier, dit ainsi sa raison :

— Dame, de la part de Jaufre, le fils de Dovon, j'apporte grande satisfaction pour vous et vos donzelles. Je vous amène Taulat de Rugimon, afin que vous preniez vengeance de l'affront qu'il vous fit et des cruautés que j'ai souffertes. Sachez que sans motif il mit mon père à mort et me blessa si grièvement que je n'en guérirai jamais. Or j'étais prisonnier en son château, et quand ma blessure était fermée, il me faisait lier à un arbre et battre cruellement de verges jusqu'à ce qu'elle fût rouverte. Tous les mois j'endurais ce martyre, qui avait mis en tel désespoir les hommes de ma terre, que trois fois par jour et trois fois par nuit ils poussaient des cris de douleur.

— Dieu et sainte Marie! s'écria le roi, quelle félonie!

— Par tous les saints du ciel! dit la reine, c'était le règne de l'orgueil et de la démence!

— Oui, répondit Taulat de la litière; j'avais, je l'avoue, grande démence et grand orgueil, mais je les ai perdus. Il m'est venu un médecin qui m'a guéri en moins d'un quart d'heure de ces deux maladies. Je cherchais en vain un chevalier capable de me tenir tête, et j'ai trouvé mon maître. Jamais meilleur

jouteur ne mania la lance ; aussi humble que brave, aussi généreux que vaillant, malgré des outrages qui méritaient la mort, Jaufre me reçut à merci et me pardonna. Vous, sire, qui êtes le meilleur des rois, daignez imiter sa clémence, et pardonnez-moi le forfait que dans ma folie je commis en ce lieu.

Le bon roi, toujours enclin au bien, pardonna franchement à Taulat, et pria tant la reine Gilamier qu'en dame généreuse et noble, elle lui pardonna aussi. Seul, Mélian fut inflexible. On eut beau le prier, il voulut, comme c'était son droit, puisqu'il avait *honte corporelle*, que Taulat fût jugé par une cour de légistes.

On en réunit sans désemparer une centaine des plus experts, qui, les parties ouïes, rendirent le jugement suivant :

« Taulat sera remis à Mélian, qui, tous les mois, le fera lier au même poteau et battre de verges par les mêmes vilains : la cour lui donne le pouvoir d'exercer ces représailles pendant sept ans, en lui laissant toutefois la liberté de pardonner quand il le voudra. »

CHAPITRE IX

BRUNISSENDE ET L'ONDINE

A l'heure où les légistes prononçaient leur sentence, Jaufre, chevauchant lestement avec la demoiselle, arrivait près les tours d'Augier. Averti de son retour par les cris et les acclamations des vassaux qui lui faisaient accueil plein d'allégresse, pour le remercier d'avoir délivré leur seigneur suzerain, Augier de Cliart monta vite à cheval avec ses fils et vint à sa rencontre. Il aperçut d'abord la donzelle plus gente que je ne saurais dire et guidant avec grâce, à côté de Jaufre, son beau palefroi, mais il ne la reconnut pas, car elle était voilée. Mettant pied à terre à quelques pas du chevalier, qui descendit en le voyant venir,

il alla lui prendre la main et dit d'une voix émue :

— Seigneur, hébergez-vous dans mon château comme vous me l'avez promis. Nous vous y recevrons avec joie, quoique mon cœur se fonde de tristesse. Depuis que je ne vous ai vu, un géant m'a ravi ma fille et emporté tout mon bonheur.

— Vous ne la gardiez pas avec assez de vigilance, répondit Jaufre doucement, puisqu'on vous l'a ravie. Qu'y faire maintenant ? Cela devait arriver. Nul ne pouvant échapper à sa destinée, il faut vous consoler et essuyer vos larmes. J'ai conquis une donzelle l'autre jour en bataille, aussi aimable et aussi belle, et si vous la voulez, je vous la donnerai pour remplacer votre fille perdue.

— Hélas ! seigneur, reprit Augier, quelle est la donzelle ou la dame qui pourra jamais égaler sa grâce, ses gentes façons, sa gaieté et son doux accueil ? Sa pareille est encore à naître, et tant que je vivrai, je n'aurai en ce monde ni plaisir ni moments heureux.

— Et moi, je suis sûr du contraire, et sais que vous la trouverez aussi belle et aussi bonne !

En disant ces mots, Jaufre leva le voile de la demoiselle et Augier reconnut sa fille. Quand il l'eut serrée



Il mit pied à terre et s'efforça de la retirer avec le croc de sa lance. p. 22

cent fois dans ses bras, rendu mille grâces à Jaufre et entendu le récit de ses combats avec le géant et Taulat, il le mena dans son château, où servants et vassaux le reçurent à belle procession.

Là on fit grand honneur au chevalier; la donzelle lui servit de ses mains un paon rôti et appareillé noblement, ses frères lui versèrent l'eau et Augier voulait le garder un mois ou deux; mais Jaufre, lui avouant que son cœur *le tirait* vers Montbrun, repartit le lendemain. Escorté par son hôte et ses deux fils, il chevauchait en devisant de la beauté de Brunissende, lorsque, vers l'heure de none, il rencontra son sénéchal qui venait de Cardeuil où il avait laissé Taulat, Mélian et les cinq cents chevaliers délivrés de prison. Il allait toujours cherchant Jaufre par l'ordre de sa dame, et désespérait de le trouver. Il n'eut donc pas plutôt appris que le libérateur de Mélian était le chevalier dormeur du verger, que, piquant des deux, il courut d'un trait à Montbrun et se présenta tout poudreux devant Brunissende.

— Où est ce chevalier? dit-elle dans son impatience avant qu'il n'eût ouvert la bouche, vient-il? le verrai-je bientôt?

— Il me suit, dame, répondit le sénéchal ; mais il a fait tant de prouesses et tiré si vaillamment notre seigneur de deuil et de tourments, qu'à mon avis, vous devriez aller au-devant de lui avec cent damoiselles.

Cet avis plut à Brunissende. Elle ordonna de joncher les rues de feuillage, de tendre de draps, de pâli, de samit et de soie les murs du château, et montant son beau palefroi blanc, elle partit avec sa cour, ses chevaliers et ses donzelles. Richement vêtue d'une robe longue de soie brochée d'or, elle avait couvert ses blonds cheveux d'un chapel fait de plumes de paon, et tenait à la main les fleurs les plus odoriférantes de son verger. Il ne faut donc pas demander si Jaufre s'émerveilla en la voyant venir ainsi, belle et riante, comme la reine du Midi. Ils se saluèrent courtoisement, et regagnèrent ensuite Montbrun en chevauchant côte à côte.

Je vous laisse à penser le *soulas* et la joie qu'il y eut ce jour-là au château : seuls Jaufre et Brunissende ne mangeaient ni ne devisaient. La dame regardait Jaufre en soupirant, et chacun de ses regards lui tombait des yeux dans le cœur; Jaufre, de son côté, rougissait à tout moment, et se sentait blessé jusqu'à la moelle par

un trait invisible; pensers d'amour les tinrent éveillés toute la nuit, jusqu'à l'aube vermeille. Brunissende en sa chambre, et Jaufre sur son lit splendidement appareillé, ne songèrent qu'aux discours qu'ils se tiendraient le lendemain; aussi, au lever du soleil, ils étaient vêtus et chaussés, puis la messe ouïe ils vinrent s'asseoir dans la grande salle, et commencèrent à deviser de ce qui plus leur tenait au cœur.

Ce fut Brunissende qui parla la première, car, ébloui de sa beauté, Jaufre venait d'oublier, en la regardant, le discours auquel il avait rêvé toute la nuit.

— Seigneur, lui dit-elle de sa douce voix, votre venue nous donne à tous bonheur et allégresse; vous nous avez rendu le plus grand des services, et nous en bénissons le roi Artus qui vous envoya, la terre qui vous a nourri et l'amie pour laquelle vous faites prouesse.

— Hélas! soupira Jaufre, je n'ai pas encore d'amie!

— Cela est impossible, reprit Brunissende, sens et valeur vous élèvent trop haut pour que vous n'ayez pas une amie bonne.

— Elle m'a, mais je ne l'ai point.

— Sait-elle au moins que vous êtes à elle?...

— J'ignore, dame, si elle a deviné, mais je ne lui ai rien dit.

— Alors elle n'est point blâmable : si vous ne cherchez point où se trouve le remède du mal dont vous vous plaignez, à qui donc est le tort?...

— A moi, dame; mais sa grandeur me retient et me donne crainte : je ne l'ose requérir d'amour, car il n'y a point d'empereur au monde qui de cet amour ne fût honoré, tant l'élèvent au-dessus de toutes les dames sa beauté souveraine, son prix et sa richesse.

— Ce que vous dites est folie, chevalier; empereurs ni rois n'eurent jamais en amour plus grande seigneurie qu'homme brave et courtois : l'amour ne tient pas aux richesses; bon air et bonne grâce ont plus de pouvoir en sa cour que terres et noblesse. Que de gens de haut parage qui ne valent pas un fétu! Que de riches chargés d'or qui ont moins de prix qu'une maille! Ne cachez donc pas plus longtemps votre pensée dans votre cœur : votre valeur et votre prix vous rendent digne de la plus belle et de la plus haute dame du monde.

Jaufre soupira profondément et dit ensuite avec émotion :

— Dame, pardonnez-moi l'aveu que vous allez entendre, et que nul tourment n'aurait arraché de mes lèvres sans votre conseil. Vous êtes celle pour qui mon cœur se fend, celle que j'aime, que je crains, que j'implore; celle qui tient les clefs de ma joie et de mon malheur, et qui va faire de moi, à sa volonté, un sot ou un clerc, un vaillant ou un lâche.

Cette fois, Brunissende avait ce qu'elle désirait si ardemment; cachant sa joie cependant, elle répondit d'un ton léger :

— Vous voulez railler, seigneur Jaufre, je n'ai pas sur vous le pouvoir que vous dites.

— Vous en avez mille fois plus que je ne saurais dire.

— Nous allons le savoir, répliqua-t-elle : de mauvaises coutumes gâtent ce siècle. Courtoisie s'est perdue, et tel qui dit qu'il aime, ne dit que mensonge; si vous voulez que je vous tienne pour ami et pour seigneur, il faut me prendre à femme.

Jaufre, qui n'avait garde de refuser, venait de lui jurer par saint Pierre et par saint Martin qu'il ne désirait rien au monde de si bon cœur, lorsqu'un chevalier entra dans la salle, battant, pour annoncer l'arrivée de Mélian, le suzerain de Brunissende.

— En selle! chevaliers, en selle! s'écria aussitôt la dame; et barons et donzelles, sautant sur leurs palefrois, allèrent au-devant du seigneur.

Comme ils chevauchaient joyeusement, Jaufre et Brunissende en tête, voici qu'ils virent venir deux dames vêtues de noir et les yeux en larmes. Jaufre les salua et leur demanda nouvelles de Mélian; mais une d'elles lui répondit à voix basse et en soupirant, que de Mélian elle ne savait rien, et ne songeait qu'à ses malheurs[1].

— Parlez, reprit Jaufre, et dites-nous la cause de vos larmes.

— Puisque vous voulez la connaître, seigneur, je dirai vérité. Un chevalier laid et mal enseigné veut me forcer à recevoir son amour, et je reviens désespérée de la cour du roi Artus, où je n'ai trouvé ni conseil ni aide.

— Vous m'émerveillez bien, dit Jaufre; où était donc Gauvain alors? et Yvan le courtois, Cœdis le

[1] C'est la princesse Micomicona, de Cervantes :

« Es matar á un gigantazo que lo pide es la alta princesa Micomicona, reyna de gran reyno Micomicon. » (*D. Quixote*, parte I, lib. IV, cap. XXIX.)



Jaufre arrivait avec les deux donzelles dans une contrée délicieuse. Vallées et plaines, eaux et bocages, villes et châteaux, tout y était charmant. p 124

preux, Tristan, Calogranant, Lancelot du Lac, Éric, Caravis et Quex le sénéchal, où étaient-ils?

— Je n'en sais rien, par Christ! seigneur, et n'ai plus d'espoir qu'en Jaufre, le fameux chevalier, que je vais cherchant, pour qu'il me sauve et soutienne mon droit.

— Je le soutiendrai, certainement, répondit Jaufre, car je suis celui que vous cherchez; mais j'ai à terminer une affaire maintenant qui doit passer avant toute chose.

La dame en deuil eut beau pleurer et insister malgré les regards irrités de Brunissende, Jaufre refusa de la suivre et revint à Montbrun avec Mélian. Là, notre châtelaine, laissant croire à tous qu'elle ne cédait qu'à la volonté de son suzerain, se fit prier longtemps pour donner la main au fils de Dovon; puis ils partirent tous deux avec deux mille cinq cents dames et trois mille chevaliers en armes, pour la cour de Cardeuil.

Les trois premiers jours de chevauchée, il ne leur arriva rien; mais le quatrième, ayant tendu leur pavillon dans une verte prairie embaumée de fleurs et close par des arbres magnifiques, Jaufre et Mélian

ouïrent tout à coup une voix qui implorait du secours avec angoisse. Le fils de Dovon demanda son cheval et ses armes, et voulut aller seul à l'endroit d'où partait la voix. Il vint ainsi au bord d'une large et claire fontaine, où une donzelle échevelée déchirait sa gonelle de désespoir et se mettait le visage en sang.

— Seigneur, s'écria-t-elle en voyant Jaufre, ayez pitié, par sainte Marie, d'une dame qui se noie en cette fontaine, et qui était la meilleure, la plus franche et la mieux enseignée des femmes.

Jaufre s'avança et vit en effet une dame qui tournait dans l'eau, tantôt s'y enfonçant, tantôt reparaissant à la surface; il mit pied à terre et s'efforça de la retirer avec le croc de sa lance; mais tandis qu'il allongeait les bras, penché sur la fontaine, la donzelle, lui donnant une forte poussée, l'y précipita tout à coup, et s'y jeta après lui.

Entraîné par le poids de ses armes, Jaufre alla au fond avec les deux donzelles. Les hennissements et la rage de son cheval qui battait du pied avec force et mordait la terre autour de la fontaine, annoncèrent ce malheur à Mélian; il accourut et tomba sans connaissance en voyant que Jaufre s'était noyé. Tous les che-

valiers, à grand éperon, vinrent à cette fatale fontaine. Il fallut employer la force pour empêcher Mélian de s'y jeter, et le sénéchal en retira par les cheveux Brunissende éperdue qui voulait suivre son ami.

Là, mêlant ses cris aux gémissements des dames et des donzelles et aux lamentations des barons :

— Jaufre, Jaufre, disait-elle en sanglotant, franc et généreux chevalier, puissant entre tous par les armes, qui a pu vous ôter la vie?... Il faut qu'un traître vous ait frappé par surprise, car votre vaillance ne redoutait homme qui vive. Jaufre, que vais-je devenir seule sur cette terre? Maudite soit la vie qui me retient ici loin de vous! maudite soit la mort qui ne vient pas quand je l'implore!.. Où la trouver, cette mort sans pitié qui ne veut pas me réunir à Jaufre?... Dans la fontaine où est son corps qui m'appelle et m'attend!...

Se levant tout à coup, de douleur folle et éperdue, elle se précipitait vers cette eau funeste; mais le sénéchal et Augier l'en arrachèrent par la force. Alors elle meurtrit, elle déchira jusqu'au sang son beau visage, et rompit avec fureur ses beaux cheveux blonds, et finalement tomba pâmée.

Le bon Augier la fit emporter dans sa tente, où les donzelles la couchèrent; puis il revint, en compagnie des autres chevaliers, gémir et se désespérer autour de la fontaine. Tant furent grands les pleurs, le deuil et les cris, que l'archevêque Gallois en eut nouvelles et se rendit dans la prairie pour réconforter le baron.

Il les prêcha très-sagement, et dit dans son sermon:

— Seigneurs, l'Écriture nous enseigne que Dieu est maître de toutes choses et qu'il peut reprendre, quand il lui plaît, ce qu'il nous a donné. Si donc il a pris Jaufre, il le pouvait, l'ayant créé, et ce serait péché de le trouver mauvais, et félonie envers le suzerain céleste. Ceux de vous qui aimèrent ce chevalier doivent maintenant prier Dieu et sainte Marie de le mettre au-dessus des étoiles avec saint Pierre et saint Thomas, et cesser, car je les défends, ces lamentations et ces cris.



CHAPITRE X

LE GÉANT

Pendant que l'archevêque Gallois prêchait auprès de la fontaine, Jaufre arrivait avec les deux donzelles dans une contrée délicieuse. Vallées et plaines, eaux et bocages, villes et châteaux, tout y était charmant. Là, avant qu'il ne fût revenu de sa surprise, la plus gracieuse des deux dames lui disait :

— Je vous tiens maintenant en mon pouvoir, et vous ne me refuserez pas le service que je vous demandais en pleurant il y a trois jours.

— Dame, dit Jaufre émerveillé, je ne vous connais pas, me semble.

— Je suis cette désespérée qui vint vous prier de

la défendre contre Félon d'Albarua, un méchant que Dieu confonde ! Ce monstre, qui ne mérite par le nom de chevalier, car il ne rêve et ne machine que trames et actions de vilain, a une tête de taureau ou de cheval, les yeux de la grosseur d'un œuf, et des traits horribles. Ses lèvres sont épaisses et noires; des dents larges et crochues lui sortent de la bouche, qu'il a plus grande que la gueule d'un léopard, et l'on ne peut rien voir de plus hideux que sa taille contre nature, son ventre gros et enflé et ses jambes plates.

Je ne vous en fais pas le portrait, seigneur, pour vous effrayer, car vous n'avez jamais eu crainte; mais la vérité est qu'il épouvante tout le monde, et qu'en l'apercevant de loin, tous ceux qui voulurent me défendre n'ont jamais songé qu'à la fuite. Invincible encore en bataille, il a désolé ma terre et mon pays et ne m'a laissé que ce château que je dois lui rendre demain, si Dieu et vous ne me venez en aide. Or, j'aimerais mieux supplice et mort que de tomber en son pouvoir.

— Tout cela est-il bien vrai ? dit Jaufre.

— Oui, seigneur, par la foi du Christ !

— Puisque vous avez droit, je combattrai votre

ennemi; mais vous m'avez trompé, et Brunissende a certainement la mort dans l'âme.

— Elle n'en mourra pas, dit la dame, et vous m'aurez sauvée.

En devisant ainsi, ils arrivèrent au château, qui était fort et fermé de bons murs et de fossés taillés dans le roc et pleins d'eau vive. Jaufre s'y vit très-gentiment convié et traité par les vassaux de la dame; puis, le lendemain à l'aube, quand il fut vêtu et chaussé, qu'il eut lavé ses mains et son visage, et prié sainte Marie et son cher Fils de lui donner bonne journée et la force de soutenir le droit du faible, il fit chanter dignement une messe du Saint-Esprit et offrit sept marcs d'argent.

La messe finie, il monta sur le rempart avec la dame et ses vassaux pour voir si Félon approchait. Il y était depuis quelques instants à peine, souffrant en son cœur, et soupirant à l'idée du chagrin de Brunissende, lorsqu'une compagnie de chevaliers apparut dans la plaine.

— Dame, dit-il alors, est-ce notre ennemi? ..

— C'est lui, seigneur, avec ses hommes. Il chevauche en avant de tous.

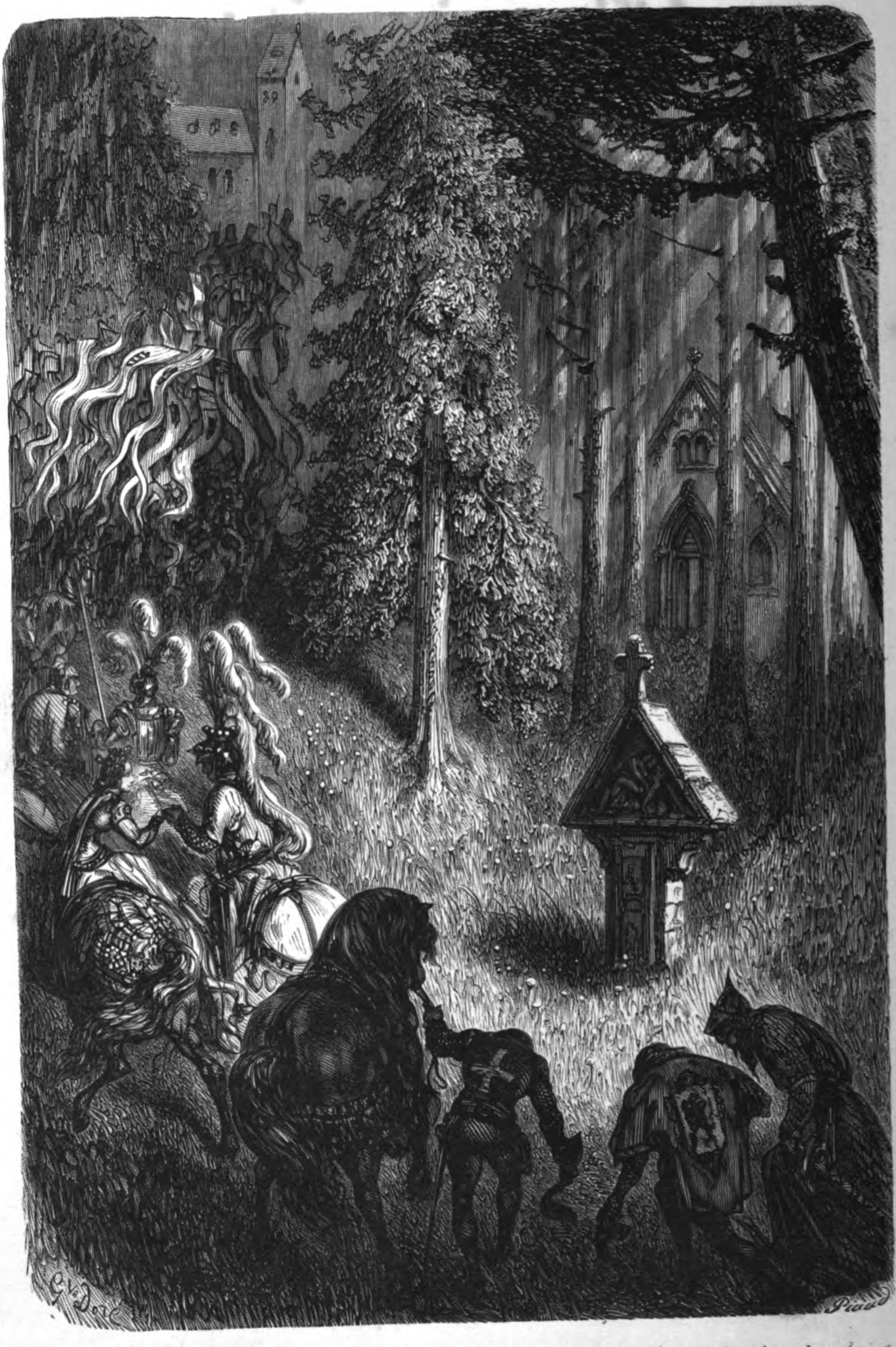
— Laissons-le donc venir, et nous entendrons sa raison.

Félon venait tout doucement, portant sur le poing un autour des plus rares et des plus beaux. Il avait le cou grêle, un grand bec plus tranchant qu'un rasoir, de longues ailes, une queue d'un palme de long, la jambe grosse et le pied fort.

En arrivant au pied du château, Félon aperçut une centaine de grues groupées dans l'herbe d'un préau, il ôta la longe à l'autour, qui s'envolant rapidement, commença par faire le tour du préau, puis s'éleva droit dans les airs et monta si haut qu'on ne le voyait presque plus. Quand il eut plané quelque temps, il plongea tout à coup sur les grues en poussant un tel cri que, palpitantes et la tête dans l'herbe, elles se laissèrent tuer et prendre par les compagnons de Félon sans faire un mouvement.

Quand ils en eurent pris à leur volonté, Félon appela l'oiseau, qui revint se poser sur son poing.

— Par le ciel ! disait Jaufre à demi-voix, cet homme a un oiseau précieux ; je n'en vis jamais de plus beau et de plus vaillant, et je le donnerais bien au roi Artus si je pouvais le conquérir et revenir un jour là-haut !...



Puis il fit appareiller richement le moutier, et l'y mena en grande pompe avec Brunissende.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

Paris. — Typographie de J. Best, rue Poupée, 7.

— Vous y reviendrez bientôt, seigneur, dit en souriant la donzelle, et y reporterez, j'en ai la foi, l'oiseau et les armes de Félon.

Celui-ci s'était approché pendant ce temps ; quand il fut devant le pont-levis il cria de toutes ses forces :

— Descendez, vous tous qui êtes là-haut, et amenez-moi la truande qui m'a repoussé et qui va être la servante des plus vils goujats de mon ost.

— Seigneur, répondit Jaufre avec calme, si vous avez laissé ici la truande, faites-la connaître, on ne vous la retiendra pas.

— Vous savez bien qui je veux dire ! Il faut me rendre la dame et le château ainsi qu'il a été convenu.

— Toute convention est sacrée.

— Rendez-moi le château et la dame.

— Et, s'il vous plaît, seigneur, dit Jaufre, quel droit avez-vous de les réclamer ?

— Le droit de mon bon plaisir, si tu veux le savoir, don Diable, qui seras pendu par la gorge !

— C'est une mauvaise réponse et qui décèle grand orgueil. Mais toute injustice ne s'accomplit pas. Vous

voulez abuser de votre force contre une femme qui ne peut se défendre ; allez vous armer, car Dieu lui a donné un champion qui soutiendra son droit.

— Si Dieu m'aide, répond Félon, tu me payeras cher ces paroles !

Il remet sans tarder l'autour à son écuyer, revêt le haubert et une riche armure, lace le heaume, et prenant sa lance et son écu, il s'écria :

— Qu'il descende cet *arlon*[1] qui veut me combattre ! et que nous puissions voir en plaine s'il est bon chevalier !

Jaufre alla s'armer en priant Dieu, puis il passa le pont sans bruit, tandis que la dame et ses vassaux faisaient oraison en ces termes :

— Seigneur, qui vous laissâtes clouer les mains sur la croix et ouvrir le flanc par un païen, accordez à Jaufre la force de conquérir Félon.

Les deux jouteurs se rencontrèrent dans le préau où l'autour avait chassé la grue. Dès qu'il fut en face de Jaufre :

— As-tu ton bon sens, vilain, dit fièrement Félon,

[1] Vagabond.

d'oser venir me défier, moi qui pourrais en tuer ou prendre vingt-quatre de ta force !

— Ce que j'entends là ne vaut rien, répondit tranquillement Jaufre; folle parole n'est que vent! Écoute : si tu veux rendre jusqu'à la dernière maille ce que tu as pris à la dame de ce château, je te laisserai partir sans blessure.

— Bon plaid, sur ma foi ! dit Félon ; tu voudrais bien me faire grâce ! et moi je ne quitterai cette place qu'après t'avoir arraché de ma main le cœur et les entrailles !

— A présent je ne t'écoute plus, car l'orgueil t'enivre. Garde-toi de moi, désormais !

Et Jaufre à ces paroles fit tourner son cheval pour aller prendre du champ et revint au galop sur Félon. Celui-ci, le voyant venir, se couvre de son pavois et va le choquer si rudement, qu'il renversa cheval et cavalier. Dans la rencontre, toutefois, la lance de Jaufre troua son écu et lui traversa le bras d'outre en outre. En un clin d'œil le fils de Dovon fut sur pied et tint sa bonne épée en main. Furieux de sa blessure, Félon accourait en vociférant.

— Pardieu ! vilain, votre dernier jour est venu ! et vous serez pendu sans faute !

Il comptait le clouer à terre, mais Jaufre déchargea un tel coup d'épée sur le cou de son cheval, qu'il lui emporta la tête. Les voilà tous les deux à pied, front contre front, avec les mêmes armes, et maintenant l'on pourra voir quel est le plus vaillant!

Félon, pâle et l'écume aux lèvres, donna un si furieux coup d'épée sur le heaume de Jaufre, qu'il lui décloue tout le nazal; celui-ci riposte à tour de bras, et abat la main avec laquelle Félon tenait l'écu. Mais il avait frappé si fort que son épée lui échappa. Ce que voyant Félon, il la couvre du pied pour l'empêcher de la reprendre, et le chargeant si rudement que du heaume tout bossué il faisait jaillir feu et flamme.

— Rends-toi, chevalier, lui crie-t-il, puisque te voilà désarmé!

Jaufre, sans lui répondre, élève son écu et pare un coup terrible qui eût mis fin à la bataille, car l'épée de Félon y tomba d'une telle force qu'elle le mit en pièces et alla s'enfoncer plus de deux pieds en terre.

Prompt comme l'éclair, le jeune chevalier court alors ramasser la sienne et revient sur Félon, qui, dépouillant tout son orgueil, se met à crier :

— Merci ! merci, seigneur ! ne me tuez pas, de grâce, et recevez-moi à rançon !

— Puisque vous vous tenez pour vaincu, dit Jaufre en arrachant l'épée du sol, rendez-vous à la dame que vous avez tant opprimée. Quant à moi, la seule rançon que je veux, c'est l'autour qui chassa la grue.

Félon appela ses chevaliers, qui le portèrent au château ; là, quand le médecin eut lavé et bandé ses blessures, on le coucha sur un lit porté par deux destriers, et la dame, suivie de cent vassaux, reconduisit Jaufre au lieu où elle l'avait pris.



CHAPITRE XI

LA COUR DE CARDEUIL

Mélian et ses hommes étaient toujours au bord de la fontaine. Qu'on juge de leur surprise et de leur joie en voyant revenir Jaufre en si nombreuse compagnie.

Pour Brunissende, elle était si émue, qu'elle ne put parler et tomba pâmée dans ses bras. Jaufre raconta comment la fée l'avait conduit dans son pays à travers l'eau noire et profonde, comment il avait vaincu Félon et conquis l'autour pour le roi Artus; puis, le récit achevé, on se remit en marche, et le jour suivant, à l'aube, on aperçut Cardeuil. Laissant leurs gens un peu en arrière, Jaufre et Mélian s'armèrent alors et vinrent caracoler sur les glacis avec huit de leurs

meilleurs chevaliers. Une telle bravade ne pouvait rester sans réponse à la cour d'Artus. Quex, le sénéchal, franchit donc le pont-levis, et rencontrant Jaufre :

— Par ma foi, dit-il, chevalier, tu te repentiras d'être venu !...

— Tu t'en repentiras toi-même plus que moi, repartit Jaufre, qui le reconnut sur-le-champ, et courut sur lui au galop ; il le choqua si rudement, qu'il l'envoya rouler à terre à moitié démembré.

En voulant se relever, il chancela, et retomba pendant que Jaufre lui criait :

— Que faites-vous donc, Quex, êtes-vous ivre ?

Gauvain, cependant, accourait brochant de l'éperon. Jaufre alla au-devant du preux baron, et lui présentant le cheval de Quex :

— Je le rends à vous seul, dit-il.

Gauvain reconnut le fils de Dovon à la voix et le prit dans ses bras. Ce que voyant son écuyer, il courut tout conter au roi. Le bon Artus, ravi, sortit du château avec dix-sept cents chevaliers pour faire honneur au vainqueur de Taulat ; il salua Brunissende et toute la gent, et dit en souriant à Jaufre :

— Notre sénéchal vous a donc donné son destrier ?



Le lendemain, ils quittèrent la cour, et tous les gens de Mélian, que la fée du Gibel attendait auprès de la fontaine pour les combler de dons, ramenèrent ce beau couple en triomphe au château de Montbrun. p 139

— Seigneur, répondit le fils de Dovon, vous savez que le jour où je vous demandai des armes pour poursuivre Taulat, il me dit que j'aurais plus de valeur après avoir bu. J'ai voulu lui montrer, pour le punir, comment je frappe à jeun.

— Il est bien frappé, dit le roi, et justement puni.

A ces mots, il conduisit Jaufre à la reine Gilamier, qui, lui tendant sa joue fraîche et rose, le remercia avec chaleur de la vengeance qu'il avait prise de Taulat. Le bon Artus le remercia, de son côté, de lui avoir envoyé la blanche lance de frêne, le nain du servant et celui du lépreux, Estout de Verfeil, les chevaliers captifs, Mélian, les cinq cents prisonniers de Taulat et Félon d'Albarua; puis il fit appareiller richement le moutier et l'y mena en grande pompe avec Brunissende.

Plus de vingt mille chevaliers accompagnaient les deux fiancés; le saint archevêque Gallois, qui avait voulu chanter messe, les unit devant l'autel; ensuite on rentra au palais, et la fête commença. Au cri de la guette, Lucas, le *boutillier*, vint avec vingt mille donzels, tous vêtus d'un soubrecot de soie rouge et apportant nappes blanches, vases d'argent et coupes d'or. Déjà retentissaient les violes et les gaies chansons des

jongleurs, lorsqu'un écuyer se précipita dans la salle en criant.

— Aux armes ! seigneurs ! défendez votre vie !...

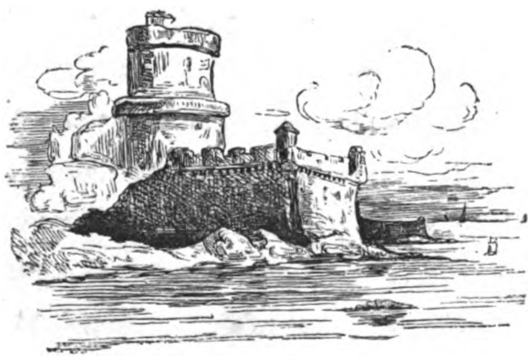
— Qu'as-tu vu, ami ! dit Artus.

— Seigneur, j'ai vu un oiseau que ne pourrait jamais décrire un homme né de mère. Il a un bec long de dix palmes et une tête grosse comme un vaisseau; ses yeux reluisent plus que diamants ou escarboucles, et ses pieds, sans mentir, sont aussi grands que cette porte. Je ne sais comment je lui ai échappé, et jamais je ne me suis cru aussi près de la mort.

— Apportez-moi mes armes, dit le roi, que je sache si cet écuyer ment.

Gauvain, Jaufre et Mélian voulaient le suivre, mais il leur ordonna de rester et sortit seul du château. A peine avait-il passé le pont, qu'il aperçut l'oiseau merveilleux. Il s'en approcha tranquillement, l'écu au bras, l'épée à la main. Mais ouvrant ses immenses ailes, l'oiseau évita le coup qu'il lui portait, et le saisissant par les deux bras, l'emporta dans les airs. Dames et chevaliers au désespoir se précipitèrent aussitôt dans la campagne en poussant des cris. L'oiseau montait toujours, et quand il ne parut pas plus gros

qu'une grue, il laissa tomber le roi. Tous accoururent à l'endroit où ils croyaient trouver leur sire mort et brisé. Peine inutile! avant qu'il ne touchât la terre, l'oiseau l'avait ressaisi et était allé se percher au sommet d'une tour. Il s'y reposa quelque temps; puis, s'envolant à tire d'aile vers la forêt, il fit un grand détour, rapporta le roi au palais et redevint soudain ce qu'il était auparavant, le bel enchanteur auquel Artus pardonna, comme le jour de la Pentecôte, la peur qu'il lui avait faite. Ainsi finirent les noces de Jaufre et de Brunissende; le lendemain, ils quittèrent la cour, et tous les gens de Mélian, que la dame de la fontaine, qui n'était autre que la fée du Gibel, attendait dans la prairie pour les combler de dons, ramenèrent ce beau couple en triomphe au château de Montbrun.



TABLE

Paris. — Typographie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

PARIS. IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.